

LES PIEUVRES

Pièce en trois actes

DISTRIBUTION

| | | |
|---------------------------|---|--------|
| GASTON PLACEUR : | Fils de Marie Placeur, frère de Martine | 27 ans |
| JACQUES SERVANT : | Fiancé de Claire | 29 ans |
| JEAN : | Factotum de la Comtesse et domestique | 65 ans |
| MARTINE PLACEUR : | Fille de Marie Placeur, sœur de Gaston | 24 ans |
| CLAIRE MARCHAND : | Dame de compagnie de la Comtesse | 27 ans |
| CASTORY | | |
| MARIE PLACEUR : | Mère de Gaston et de Martine | |
| LA Ctesse de ST. VALERY : | Propriétaire de son château en viagé | 77 ans |

(L'action se situe dans le château de la Comtesse de Saint-Valery)

ACTE I

ACTE I

SCÈNE I

(Martine est seule en scène. . Assise dans un fauteuil, elle consulte quelques journaux de mode. Il est environ 16h30. Temps ensoleillé. Quelques instants plus tard entre Gaston.)

GASTON : Mademoiselle se prépare pour l'opéra ?

MARTINE *(ne répond rien et fredonne plus fort encore)*

GASTON : Très jolie voix. Je vous en prie, Mademoiselle, dites-moi votre nom. Je connais un imprésario...

MARTINE : Ça suffit.

GASTON : Hum ! Mademoiselle est mal visse, aujourd'hui.

MARTINE : Ça te dérange ?

GASTON : Moi ? Je m'en fous ! (*Un temps... Martine continue à fredonner*)

MARTINE : Monsieur attend peut-être l'heure du dîner ?

GASTON : Non. C'est Mademoiselle que j'attends.`

MARTINE : PAS POSSIBLE !

GASTON : Pas possible, tu peux le croire !

MARTINE : Accouche !

GASTON : J'ai besoin de fric.

MARTINE : Non.

GASTON : Martine... J'ai besoin d'argent.

MARTINE : Non.

GASTON : Tu entends ?

MARTINE : J'ai dit non.

GASTON : Tu le regretteras...

MARTINE : Tu ne me fais pas peur.

GASTON : C'est ce que nous allons voir.

MARTINE : C'est tout vu.

GASTON : Bon... Tu connais Jacques Rotavy.

MARTINE : Quoi ?

GASTON : Je te demande si tu connais un type qui est gratifié du nom de Jacques Ratavi.

MARTINE : Non.

GASTON : Non ? Et ça qu'est-ce que c'est ?

MARTINE : Salaud.

GASTON : Pour te servir.

MARTINE : Chantage maintenant.

GASTON : Pour ne pas changer.

MARTINE : Qui t'a donné cette lettre ?

GASTON : Ça, ce sont mes affaires.

MARTINE : Qui t'a donné cette lettre ?

GASTON : Mademoiselle s'énerve...

MARTINE :

GASTON : Décidément, tu me plais quand tu es en rogne. J'aime les filles comme toi. On a envie de les mater. De leur flanquer une volée de première.

MARTINE : Tu as fini, non !

GASTON : Je me demande pourquoi tu t'énerves. Tu sais parfaitement que cela ne sert parfaitement à rien. Je ferai ce que je voudrai et tu n'as qu'à la boucler.

MARTINE : Ah ! Ne crois pas ça du tout. Tu crois que je vais la boucler et laisser faire ton petit chantage. Tu te fais des illusions, mon ami. Et je ne la fermerai pas.

GASTON : Tu te crois plus forte que tu n'es, tu sais.

MARTINE : C'est possible.

GASTON : Certain.

MARTINE : D'ailleurs, cette lettre n'a aucune importance (un temps) et ravi sait à quoi s'en tenir. Aussi, mon vieux, tu peux te brosser.

GASTON : Ça, ça m'étonnerait qu'il le sache ! parce qu'il ne s'agit pas d'une lettre pour lui, mais pour moi. Cela t'étonne ? Tu vois. Il ne fallait pas essayer de jouer au plus fort avec moi. Rien à faire. Si tu t'imagines que je ne prends pas des précautions...

MARTINE : Quel salaud tu peux faire.

GASTON : A ce point de vue, tu n'as rien à m'envier. car, comme vipère on ne fait pas mieux.

MARTINE :Evidemment, à force de tomber sur des types dans ton genre.

GASTON : Quel culot. Tu te paies leur tête tant que tu peux. Tu es aussi sèche qu'un glaçon. Il n'y a que les types à fric qui t'intéressent. Alors, pas d'histoire, hein ?

MARTINE : Si tu crois que tu es meilleur que moi.

GASTON : Non. Car moi je n'essaie pas de me faire passer pour ce que je ne suis pas. Bon, et maintenant assez de baratin. Je t'ai dit que j'avais besoin de fric. Et il m'en faut.

MARTINE : N'y compte pas.

GASTON : Ce que tu peux avoir la tête dure. Une véritable mule. Crois-tu que j'irais t'en demander si je n'avais le moyen de te faire cracher.

MARTINE : Quelle preuve as-tu ?

GASTON : Tu vas voir.

MARTINE : Je t'écoute.

GASTON : "Mon cher Gaston, merci des renseignements que tu me transmets. Ils sont parfaitement exacts. Je les ai vérifiés. Ta sœur mérite une bonne leçon..." Ça te suffit ?

MARTINE : Pauvre imbécile.

GASTON : C'est pour toi que tu parles ?

MARTINE : Non. Pour Ralavi.

GASTON : Enfin, tu admets. Ton petit calcul est mort. Bien mort. Foutu. Et je t'annonce que Balavi t'en réserve une sérieuse.

MARTINE : Ce que tu oublies, pauvre imbécile, c'est que je tiens Ralavi. Et qu'il me suffit de le voir dix minutes pour le faire entièrement changer d'avis. Et rapidement encore. Tu piges, mon petit frère ? Tu te crois fort ? Tu n'es qu'un lourdaud de première. Monsieur se croit un Don Juan. Monsieur se croit irrésistible. Mais Monsieur ignore que les femmes le font marcher comme une andouille. Monsieur ne voit rien. Est aveugle, aveugle comme un petit garçon...

GASTON : Va, va... tu m'amuses.

MARTINE : Pas pour longtemps.

GASTON : Ce que tu es drôle. Si tu te voyais...

MARTINE : Ferme là.

GASTON : Tu n'es même pas capable de garder ton calme. Crâneuse !

MARTINE : Dis-moi, mon adoré frère. Te souviens-tu des dernières vacances à Biarritz ? Te souviens-t-il que tu as escroqué ce vieil idiot de comte de Torcy ? Lors de cette partie de poker durant laquelle tu trichais, trichais. Et si j'allais rapporter au comte que tu n'es qu'un tricheur et que tu l'as floué ? Que ferait-il à ton avis ?

GASTON : Rien ! Il ne ferait rien. Et il ne peut rien faire. Parce que mon petit, Torcy n'est pas le comte de Torcy. Tu piges ? Dois-je faire un dessin ? Inutile, en effet, tu perdrais. Alors, pas de cela avec moi. Avec moi tu perdras toujours. Donc pas d'histoire. Il me faut du fric et tu me le donneras...

MARTINE : Non.

GASTON : Ah ! Tu commences à m'énerver sérieusement, cette fois-ci.

MARTINE : Et ton calme, mon cher, ton calme, où est-il ? Ce calme soit-disant supérieur... ffff ! envolé, disons... dans les nuages. Pauvre garçon qui ne peut rester calme devant sa petite sœur bien-aimée.

GASTON : Ah, fiche-moi la paix.

MARTINE : Vraiment, tu es trop drôle. Monsieur veut faire de l'ironie ? Monsieur veut jouer au dur ? Et devant le moindre obstacle, la moindre réticence, monsieur perd patience...

GASTON : Si je perds patience, mon petit, c'est que je sais parfaitement qu'en ce moment tu perds ton temps. Que tu me donneras ce prix tôt ou tard. Et que je n'aime pas perdre mon temps.

MARTINE : Tu sais fort bien que maintenant le crédit pour toi c'est terminé. Tu n'auras plus rien. Je t'ai déjà prévenu. Et c'était sérieux. Tu commences à me courir. J'en ai assez. Ce n'est pas à moi de t'entretenir.

GASTON : Dis-moi, ma chère, il me semble qu'il y avait une époque où tu avais bien besoin de moi. Ou tu ne faisais pas tellement la bégueule.

MARTINE : Ce temps est dépassé depuis longtemps.

GASTON : En es-tu si certaine ?

MARTINE : Certaine .

GASTON : Nous allons voir. (Gaston se dirige vers sa sœur et la saisit brutalement)

MARTINE : Lâche-moi !

GASTON : Il n'en est pas question. Je t'ai dit que tu allais voir...

MARTINE : Arrête ou j'appelle.

GASTON : Imbécile. Je dirais que je m'amuse à te faire marcher. Et puis cela n'avancera à rien d'appeler. (Martine gifle Gaston qui la gifle à son tour)

MARTINE : Salaud.

GASTON : Les filles dans ton genre doivent être matées. Tu es verte en ce moment. Je te répète que tu passeras par où je voudrai. Compris ?

MARTINE : Non ! Non et non !

GASTON : Bon.

MARTINE : C'est tout ce que tu trouves à faire ? Brute !

GASTON : Attrape ! (Un temps... puis Martine se lève lentement, face à son frère, lequel la regarde avec un sourire ironique et bestial lorsque la porte s'ouvre et entre leur mère)

SCÈNE II

MARTINE, GASTON, MARIE PLACEUR

MARIE : Qu'a-t-elle fait encore, celle-là ?

GASTON : Elle commençait à me taper sur les nerfs. Elle mérite une bonne volée

MARIE : ça lui ferait du bien.

MARTINE : Salauds.

MARIE : C'est fini, oui !

MARTINE : Je poursuivrai si cela me plaît. Vous ne m'empêcherez pas de dire ce que je pense. Ce serait trop fort.

GASTON : Je te dis qu'elle cherche une volée. Et une bonne. Il n'y a que cela qu'elle aime. ça lui fait du bien.

MARTINE : Arrête ou je t'envoie quelque chose à la figure.

MARIE : Tu vas finir ?

GASTON : Laisse-la faire. On va bien rigoler.

MARIE : Laisse un peu tomber. C'est ton père ensuite qui ramasse les pots cassés.

GASTON : Tu ne pouvais pas si bien dire. Pour ce qu'il compte celui-là... Il est là pour ça.

MARIE : Gaston, cela suffit aussi.

MARTINE : Pas trop tôt.

MARIE : Personne ne te cause, à toi.

MARTINE : Parle donc français. On dit parler et non causer.

MARIE : Je n'ai pas de leçon à recevoir de toi.

MARTINE : Quand on veut jouer à la dame, il faut en avoir les lanières et les expressions.

GASTON : Je te jure qu'elle me fait rigoler. Quand elle est seule avec moi, elle ne fait pas tant de manières.

MARIE : C'est une pimbêche.

GASTON : ça, tu l'as dit.

MARTINE : Pauvres crétins. Vous pouvez être fières de vous. Elle est belle votre petite mentalité de primaire et de paysan. Vous ne valez pas mieux.

MARIE : C'est grâce à eux que tu peux dépenser tout l'argent que tu veux. Alors tu ferais mieux de te taire.

MARTINE :Tiens ! pas de fautes... tu es en progrès..;

GASTON : Tu veux que je la corrige ?

MARIE : Laisse. ça lui ferait trop plaisir.

GASTON : Tu as raison, mère. Il vaut mieux l'en priver.

MARTINE : Imbéciles !

GASTON : Mais tu vois ça ! Mademoiselle se prend pour un super As. Mademoiselle se croit supérieure.

MARTINE : Tu peux parler de toi qui ne fréquentes que des types à rallonge parce que tu as honte de ce que tu es.

GASTON : Raisonnement tout aussi valable pour toi.

MARTINE : Je sais parfaitement que tu fais le jeu de ta mère.

GASTON : Et la tienne.

MARTINE : Ça, ma mère !

MARIE : Jusqu'à preuve du contraire, c'est bien moi. Ne t'en déplaie;

MARTINE : Je le regrette.

GASTON : Ce que tu es fatigante, mon amie.

MARIE : Laisse. Qu'elle crève dans son jeu ? Nous on s'en fout.

MARTINE : Pas tellement. Vous n'avez jamais été capables de faire quoi que ce soit. Moi, au moins, je suis pharmacienne.

GASTON : Pas encore. Ne vas pas si vite.

MARTINE : Dans un an j'aurai mon diplôme. Et toi tu n'es qu'un paresseux,

incapable.

GASTON : Dis mère, tu sors cet après-midi ?

MARIE : Pourquoi ?

GASTON : Je voulais prendre la voiture. La mienne est à la révision.

MARIE : Prends-la si tu veux. J'attends la gouvernante pour la grand-mère.

GASTON : Ah ? Tu as trouvé ?

MARIE : Oui ! Je crois; L'office m'a propos une fille qui doit venir cet après-midi. Elle nous débarrassera de la vieille taupe.

MARTINE : Vous étiez bien contente de la trouver, cette vieille taupe : vente viagère, belle maison, et comtesse en plus. La grand-mère ! Oui. Pour vous donner des lettres de noblesse...

GASTON : Je dis qu'elle est complètement inconsciente. A tout à l'heure. je vais prendre la bagnole. (s'adressant à Martine) Quant à toi je n'en ai pas encore fini. Je te retrouverai.

MARTINE : Moi aussi.

(sort Gaston)

SCÈNE III

MARTINE, MARIE

MARIE : Tu ne vas pas à tes cours aujourd'hui ?

MARTINE : ça te regarde ?

MARIE : ça te dérangerai d'être plus polie ?

MARTINE : Si ça me plaît.

MARIE : Je vais te foutre dehors un de ces jours...

MARTINE : Ferme-là. (un temps)

MARIE : Quelle fille ai-je fait là.

MARTINE : Fiche-moi la paix. J'en ai assez de ta médiocrité. Si tu te voyais... tu es d'un ridicule avec tes manières, tes singeries avec Madame X ou Monsieur Y. Il y a de quoi rire. J'ai honte de toi et de toute la famille.

MARIE : L'orgueil te perdra.

MARTINE : C'est vous qui crevez d'orgueil.

MARIE : Si tu n'es pas bien ici, tu n'as qu'à partir.

MARTINE : Je fais ce qui me plaît et je resterai ici le temps qu'il me plaira. Tu peux nettoyer. Tu n'es bonne qu'à cela. Une femme de ménage, s ans plus. Un épicière même pas...

MARIE : C'est cependant comme cela que j'ai débuté avant de connaître ton père. J'étais chez DUMOY...

MARTINE : Ne parle pas tant. Si tu pouvais effacer cela de ta vie, tu le voudrais bien. Alors pas d'histoire. Je te connais.

MARIE : Tu n'es qu'une vipère et une garce.

MARTINE : C'est possible. Mais ça m'est complètement égal. Tu peux penser tout ce que tu voudras. Cela me laisse parfaitement indifférent. Qu'ai-je à faire d'une femme comme toi ? Que m'as-tu appris ? Rien. Néant. Tu n'es même pas assez intelligente pour te transformer. Tu ne fais que singer; Et tu seras toujours une épicière.

MARIE : J'en suis fière.

MARTINE : Ne me raconte pas de bobards. Tu en crèves surtout.

MARIE : Toi aussi.

MARTINE : Laisse-moi rire. Tiens, regarde-toi dans la glace. tu es grosse; Bouffie. Tu peux te faire habiller par Fath, tu ne ressembleras jamais qu'à une marchande des quatre saisons. Le plus grand couturier du monde ne pourrait te donner la classe qui te manque. Et tu as toujours l'air de sortir d'une maison de confection.

MARIE : As-tu fini ? Un mot de plus et j'appelle ton frère.

MARTINE : Ah ! Tu peux en parler de celui-là ! Il est beau, et tu peux être contente de lui.. Qu'est-ce donc que ton fils ? dis-le moi un peu. Il ne fait rien de toute la journée. Il court les tripots. Il fait des dettes et court les filles.

MARIE : C'est de son âge.

MARTINE : De son âge ? A vingt-sept ans ? Un incapable, c'est tout ce qu'il est. Un pauvre type qui ne fera jamais rien et qui mangera toute la fortune de papa. Tu lui ressembles bien. Tu es son portrait le plus parfait. Le plus flatteur. Et tu l'aimes, ton fils ! Evidemment, il ne te contrecarre jamais, lui. Mais je le connais. Il se fiche bien de toi. Il se sert de toi : "Tu sors cet après-midi ? parce que ma voiture est en révision, alors je prendrai ta voiture !" Crevant ! Oui... crevant ! Il se paie ta tête et tu n'y vois rien, rien. Du reste, cela te va bien. Tu étais faite pour entretenir un gigolo...

MARIE : Garce.

MARTINE : Mais oui, je suis une garce. Parfaitement. Cela me va tellement bien. C'est ce qu'il faut être dans la vie. Je ne veux pas crever de faim, moi.

MARIE : Avec la fortune que nous avons.

MARTINE : Avec un frère qui fait des dettes et que cet imbécile de père a la faiblesse de payer.

MARIE : Ton père fait ce qui lui plaît.

MARTINE : Papa n'a jamais su que gagner de l'argent avec la ferraille mais sans rien de plus.

MARIE : C'est tout de même grâce à lui que tu es devenue pharmacienne.

MARTINE : Il n'y est pas pour beaucoup. Et puis vous m'amusez tous dans cette famille. Vous vous prenez pour des gens extraordinaires parce que vous avez su faire de l'argent. La grande épicerie Placeur ! Il n'y manque rien, même pas le nom.

MARIE : Tu as fini ?

MARTINE : Non. Je commence et je me délecte. Mais j'en ai marre de ne pouvoir aller nulle part sans voir des sourires ironiques. Des gens murmurent : "mais vous ne savez pas ? C'est la fille de Placeur ! Mais oui, l'épicerie. Ils gagnent beaucoup d'argent. Ils ont début trop modestement..." Les salauds !

MARIE : On commence par où l'on peut, dans la vie. J'tais bien épicière chez Dumas.

MARTINE : On le sait. Tu n'as pas à le rappeler à chaque instant.

MARIE : Gâcheuse !

MARTINE : Pourquoi pas ?

MARIE : Mais regardez-moi cette pinfière. Elle se croit... Elle se croit...

MARTINE : Tu ne trouves même pas les mots. Mais va donc à l'automne. En septième. Tu y seras à ta place. Tu pourras jouer à la petite épicière toute la journée si tu veux. "Un kilo de sucre ? Mais oui, madame, parfaitement madame... et avec cela ? Ce sera tout ? Bien madame." Tu pourras ainsi poursuivre ton lèche-cutage à la clientèle. Allez, aplatiss-toi. Fais des sourires. Passe-leur la main sur le dos. "Et votre petit garçon, madame Michu ? Ah, oui, il a la rougeole ! Pauvre petit ! Et tu t'en fous. Tu t'en fous qu'il ait la rougeole ou la scarlatine. Mais ça fait bien ! Zut alors ! Voilà l'autre qui arrive.

SCÈNE IV

MARTINE, MARIE, LA COMTESSE, JEAN

LA COMTESSE : Firmin !

JEAN : Jean, Madame la Comtesse.

LA COMTESSE : Firmin !

JEAN : Elle s'obstine à m'appeler Firmin.

LA COMTESSE : Mettez ma chaise ici. Près de la fenêtre que je voie passer les manants. C'est extraordinaire comme aujourd'hui le peuple est bizarrement habillé. Je me souviens que dans mon temps... Ah ! Firmin !

JEAN : Madame.

LA COMTESSE : Firmin, vous allez mettre un oreiller là, derrière mon dos. Je suis à un âge où le dossier des calèches n'est pas assez rembourré.

JEAN : Bien, Madame la Comtesse.

MARTINE : Les dossiers des calèches, maintenant !

LA COMTESSE : Parfaitement , Adélaïde. Je t'assure que le dossier des calèches n'est pas assez rembourré pur moi. A mon âge.

MARTINE : Complètement cingle.

LA COMTESSE : Non, non. Je t'assure Adélaïde, pas maintenant les sablés. Tout-à-l'heure, quand cette bonne Baronne viendra nous voir.

JEAN : Madame la Comtesse sait bien que Madame la Baronne est morte il y a déjà treize ans.

LA COMTESSE : Elle n'a que treize ans ! Firmin, vous vous moquez. Si ma mémoire est bonne, elle est née comme moi le 28 novembre 18.. Firmin ! En quelle année suis-je donc née ?

JEAN : En 1870, Madame la Comtesse.

LA COMTESSE : An 1870 ! Mais c'est demain, Firmin, que nous donnons un dîner en l'honneur de l'évêque de Tours qui doit venir avec sa femme.

JEAN : Monseigneur l'évêque n'a pas de femme.

LA COMTESSE : Elle est morte ! La pauvre ! Racontez-moi Firmin comment cela s'est produit.

MARTINE : Un évêque n'est pas marié.

LA COMTESSE : Il n'était pas marié ?

MARTINE (criant) : Non! C'était un évêque.

LA COMTESSE : Ce n'est pas le jour des vêpres ! Firmin ! Apportez-moi un coussin pour mettre derrière mon dos et faites arrêter un instant la diligence. J'ai des vapeurs.

MARTINE : Madame a des vapeurs !

LA COMTESSE : Parfaitement Adélaïde, j'ai des vapeurs. Depuis la naissance de mon fils Gontran.

MARTINE : Elle n'a jamais eu d'enfant.

LA COMTESSE : ... Je me trouve mal pour un rien. Je ne sais pas ce que font tous ces médecins, mais je n'ai jamais pu m'en remettre. C'est infiniment désagréable. Surtout que cela m'arrive en plein dîner... Firmin ! Mon ami, allez donc me chercher une chaufferette qui doit se trouver dans le garde-manger.

JEAN : Dans le garde-manger, Madame la Comtesse ?

LA COMTESSE : Parfaitement, dans le garde-manger, celui de l'office. Allez

mon ami. Allez...

JEAN : Drôle de place pour une chaufferette ! (sort Jean)

LA COMTESSE : Il fallait bien que je trouve un moyen de me débarrasser de cet importun. Il est toujours là à m'espionner. A moins qu'il ne soit amoureux de moi. Pauvre cher marquis. Il n'a pas été très heureux en ménage. Il avait épousé la fille de l'Intendant général. OUi ! celui qui est mort d'une colique du miserer. Certes, elle était plutôt jolie. mais pas très bien éduquée. Entre nous, elle disait toujours "Vous allez bien ?" au lieu de "Comment allez-vous ?" Déplorable, ma chère. Déplorable. C'est ainsi que parlait Louis XIV à Madame. Et le plus curieux est ma tante Joséphine qui était son amie intime. (Jean revient)

JEAN : La chaufferette de Madame la Comtesse.

LA COMTESSE : Comme c'est aimable à vous, mon cher marquis. Que de reconnaissance n'ai-je eu pour vous. Toujours aussi galant homme. Ah ! Maintenant on ne fait plus des hommes comme vous. Et c'est bien dommage, marquis !

JEAN : Comtesse.

LA COMTESSE : Ayez l'obligeance de m'aller quérir mon valet de pied. Vous savez, celui qui s'appelle Firmin.

JEAN : Avec plaisir, chère Comtesse.

LA COMTESSE : Mais oui ! Mais oui ! Avec la plus grande politesse.

JEAN : Le voici, chère amie.

LA COMTESSE : Merci, ami au grand cœur...

JEAN : Madame la Comtesse m'a fait demander ?

MARTINE : Bouffon. Absolument bouffon. Vieille peau, va !

JEAN : Oh ! Mademoiselle Martine !

LA COMTESSE : Euh... vous disiez ?

JEAN : Je demandais à Madame la Comtesse si elle m'avait fait quérir.

LA COMTESSE : Mais pas du tout, mon ami. Vous pouvez disposer.

JEAN : Bien, Madame la Comtesse. (Il fait un mouvement pour partir)

LA COMTESSE : Firmin ! Firmin ! Mais où est-il ? C'est impossible. Quelle époque ! Quelle domesticité ! De mon temps, les domestiques étaient plus stylés. Ils étaient là en permanence, dès que l'on avait besoin d'eux. J'en ai assez ! Vous entendez ? Assez ! Je vais les mettre tous à la porte et ils iront tous se faire pendre ailleurs Firmin ! Firmin !

JEAN : Je suis là, Madame la Comtesse.

LA COMTESSE : Ah, vous voilà ! Mais où diantre étiez-vous ? Vous pouvez répondre quand on vous appelle !

JEAN : J'écoutais respectueusement Madame la Comtesse donner dans le grand siècle.

LA COMTESSE : Ah ! oui ? Vous croyez, Firmin ?

JEAN : Parfaitement, Madame la Comtesse. Et j'ajouterai, si Madame la Comtesse veut bien me le permettre que la dernière tirade était d'un saisissant effet.

LA COMTESSE : Vous êtes bien mon ami. Et je crois en tous points à cet attachement que vous me manifestez ainsi qu'à ma petite famille.

MARIE : Vous pouvez disposer, Jean. Vous ferez les vitres des chambres.

JEAN : Bien, Madame.

MARTINE : Et ma chambre.

JEAN : Bien, Mademoiselle.

LA COMTESSE : Firmin !

JEAN : Madame la Comtesse !

MARTINE : Rien à faire. Elle ne le lâchera pas.

JEAN : Madame la Comtesse disait ?

LA COMTESSE : Allez me chercher mon Rabelais et faites-moi la lecture, cher Marquis. Vous me ferez infiniment plaisir... ET mettez-vous là que je vous entende bien.

MARTINE : Rabelais, maintenant ! Vieille folle !

MARIE : Ecoutez-moi cette vieille toupie. Il faut qu'elle embête tout le

monde.

MARTINE : Qu'elle se dépêche de claquer. Qu'on puisse avoir la paix.

LA COMTESSE : Asseyons-nous, mes amis, et écoutons tous ensemble notre grand Rabelais.

JEAN : "Comment Gargantua mangea en salade six pèlerins."

LA COMTESSE : Comment ? Je n'entends pas très bien.

JEAN : "Comment Gargantua mangea en salade six pèlerins."

LA COMTESSE : En salade ! Cela devrait être délicieux ! Il faudra dire à Marie qu'elle me fasse une salade de six pèlerins. .. Et je vois ça d'ici... délicieux !

JEAN : Car il attrapait l'un par les jambes, l'autre par les épaules, l'autre par la besace, l'autre par la fouillouse. Compère de pisser. Et le pauvre hère qui l'aurait frappé du bourdon accrocha par la braguette "Oh, madame la Comtesse !"

MARTINE : La vieille folle s'est endormie. Vous pouvez partir. Nous allons la laisser là ou ailleurs. Elle va seulement en écraser un coup. (Ils sortent tous sauf la comtesse, qui reste seule quelques instants)

LA COMTESSE : (se réveillant) Ola mes gens ! Laquais. Mes enfants. Venez tous à mon secours. Il y a un homme qui veut m'égorger. Au secours. A moi. A l'assassin. Vite, mon oreiller. Mes lunettes. Ma broche. L'étendard est aussi grand qu'une girouette de premier ordre. (Martine et Marie entrent)

MARTIEN : Encore !

LA COMTESSE : La regardez ! Il y a un homme. Dieu, c'est le duc de Richelieu ! Que venez-vous faire ici, Duc ? Ce n'est pas votre place.

MARTINE : Elle délire.

LA COMTESSE : En voilà un temps pour m'apporter mon chocolat. Ah ! Martine et Madame Placeur, je tiens à ce que que vous restiez là. Je dois vous parler sérieusement.

MARTINE : Il ne manquait plus que cela. La voilà lucide.

LA COMTESSE : Asseyez-vous là.

JEAN (entrant) : Madame la Comtesse m'a appelé.

MARTINE : Non ! Vous pouvez disposer.

LA COMTESSE : Vous, Martine, ici. Vous, Madame Placeur, là. Voyons, ma chère marquise, nous disions donc...

MARTINE : On l'a échappé belle !

LA COMTESSE : Vous disiez, ma fille ?

MARTINE (hurlant) : Que nous l'avons échappé belle.

LA COMTESSE : Comment, vous l'avez échappé belle ?

MARTINE : La pluie allait tomber !

LA COMTESSE : Ah ! Le baril d'huile ? Ouvrez-le, je n'y vois aucun inconvénient.

MARTINE : Tordue.

LA COMTESSE : Adélaïde ! Adélaïde ! Mais où êtes-vous, Adélaïde ?

MARTINE : Si elle s'imagine que je vais tomber dans le panneau !

LA COMTESSE : Qu'avez-vous fait de ma crinoline ? Depuis hier je la cherche partout. Dans tous les coins du château. Et je ne trouve rien. J'y avais envoyé Firmin. Mais lui non plus n'a rien trouvé. C'est absolument désolant, d'autant plus qu'elle m'était nécessaire pour lire la messe. C'est aujourd'hui le quatrième dimanche de??? Et il ne faut pas que j'oublie de lire l'Evangile à haute voix, celle que doit prendre le fermier quand il viendra pour le fermage. Oui, oui. C'est le chemin le plus commode. Je l'ai essayé l'autre jour. Et en plus il est entouré de mûres absolument excellentes. Il faudra en faire des confitures. Parfaitement, des confitures. C'est là tout à fait mon opinion et je reste persuadée que les Monféran ont assassiné leur fille en voulant garder pour eux l'héritage de l'abbé. C'est l'évidence même. Et il faut faire venir le commissaire pour que je le mette au courant de ce dîner.

MARTINE : Vieille imbécile !

MARIE : Pourquoi restes-tu là ?

MARTINE : Et toi ? ça te distrait de la voir déconner ? ça t'amuse hein ? Eh bien moi, cela m'amuse plus encore de voir cette vieille noblesse française qui se croit plus que les autres dans sa plus grande expression de supériorité. Je jouis, tu comprends. Je rigole et je me marre. ça c'est de la supériorité. ça c'est grand. Tiens, mais regarde -la donc, avec ses cheveux à la noix ! Et cette habi-

tude de s'habiller. Firmin ! Firmin, venez ici, mon ami ! Et puis quoi encore ?

LA COMTESSE : Mais où sont les Tersaque ? Je ne les vois plus depuis un certain temps. Il faudra que je demande à Firmin ce qu'ils sont devenus. Firmin ! Firmin ! Firmin!

MARTINE : La plaisanterie va recommencer.

JEAN : Madame la Comtesse m'a appelé ?

LA COMTESSE : Firmin, mon ami, dites-moi ce que sont devenus les... Ah ! voyons... je ne me souviens plus. Je vieillis, mon pauvre Firmin. N'est-ce pas Firmin, mon ami ?

JEAN : Madame la Comtesse n'a jamais été aussi jeune. Madame la Comtesse se veut bien du mal !

LA COMTESSE : Nullement, mon ami ! Nullement. Voyons... que disais-je ?

JEAN : Puis-je me permettre, Madame la Comtesse...

LA COMTESSE : Je permets... je permets !

JEAN : Madame la Comtesse me demandait si je savais ce qu'étaient devenus...

LA COMTESSE : Mais mon ami, non, je ne suis pas nue ! Pas du tout. Pas dut out.

JEAN : Oh, Madame la Comtesse !

LA COMTESSE : Mon pauvre Firmin, vous vieillissez. Vous comprenez tout de travers. Quel dommage... un aussi bon serviteur ! Comme on n'en fait plus maintenant. Quel dommage de sombrer ainsi dans la sénilité précoce. Précoce. Je dis bien. Et, hélas ! Incurable. N'est-ce pas mon ami ?

JEAN : Si Madame la Comtesse le dit.

MARTINE : ça ne vous fatigue pas, ce petit jeu ?

JEAN : Madame la Comtesse a été si bonne autrefois.

MARTINE : Ce n'est pas une raison. Les vieux, il faudrait pouvoir les supprimer quand ils commencent à être gênants.

JEAN : Mademoiselle saura-t-elle ce qu'elle sera à l'âge de Madame la Comtesse ?

MARTINE : Pas comme cette vieille bique, en tous cas !

JEAN : Mademoiselle Martine a raison.

MARTINE : Pardon ?

JEAN : Mademoiselle Martine a raison !

MARTINE : Je n'aime pas le persiflage. Surtout venant de la part d'un domestique. Tenez-le vous pour dit.

JEAN : Bien, Mademoiselle, je me le tiendrai pour dit !

MARTINE : Vous aurez de mes nouvelles. Je vous le promets.

JEAN : Bien, Mademoiselle !

MARTINE : Cessez de dire à tout instant "Bien, Mademoiselle", cela m'énerve.

JEAN : Bien Mademoiselle, je ne dirai plus Bien Mademoiselle.

LA COMTESSE : Adélaïde !

JEAN : Madame la Comtesse vous appelle !

MARTINE : Isolent !

LA COMTESSE : Adélaïde !

JEAN : Madame la Comtesse sait bien que Mademoiselle Adélaïde n'est plus. Elle a été remplacée par Mademoiselle Martine.

MARTINE : Je vous revaudra ça.

JEAN : Quand il plaira à Mademoiselle.

LA COMTESSE : Eh bien, n'en parlons plus. Martine ! pourquoi donc, ma fille, avez-vous changé de prénom ? Celui d'Adélaïde vous allait si bien. Justifiez-vous, ma fille. On ne change pas de prénom ainsi. A moins d'être fou.

MARTINE : C'est la fée Carabosse. Ce n'est pas moi.

LA COMTESSE : Comment, vous croyez encore aux fées ? Vous êtes folle, ma chère.

MARTINE : Je ne suis pas ta pauvre, chère vieille taupe.

LA COMTESSE : Allons. Dites-moi mon enfant comment marche cette nouvelle invention dont on parle tant ces derniers mois. Voyons cette sorte de machine à pompe qui soulève tant de poussière sur les routes... Voyons... Voyons...

JEAN : Mademoiselle devrait avoir la charité d'aider un peu Madame la Comtesse.

MARTINE : Vous, allez terminer votre travail.

JEAN : Je suis au service de Madame la Comtesse.

LA COMTESSE : Pardon ?

MARTINE : Firmin peut-il disposer. Il faut qu'il termine son travail.

LA COMTESSE : Bien sûr ! Bien sûr ! Qu'il prenne quelques heures de liberté. Allez Firmin, mon bon !

MARTINE : Vous avez entendu ?

JEAN : Parfaitement. Je vous laisse la place. (exit Jean)

MARIE : Insolent !

MARTINE : Tu ne pouvais pas le lui dire en face, non ? Il faut qu'il ait le dos tourné pour parler. Lâche. Lâche, pauvre dégonflée. (Jean revient) Qu'y a-t-il encore ?

JEAN : Il y a une demoiselle qui vient de la part de l'office de placement.

MARIE : Ah ! La dame de compagnie de la grand-mère. Eh bien, on va la voir. Qu'elle entre ! (Exit Jean)

SCÈNE V

MARTINE, MARIE, LA COMTESSE, CLAIRE

CLAIRE : Madame...

MARIE : Entrez. Qu'attendez-vous ?

CLAIRE : Madame...

MARIE : Avancez...

MARTINE : Plutôt molle !!

CLAIRE : Madame, je venais...

LA MÈRE : Asseyez-vous.

MARTINE : Vous entendez ? On vous dit de vous asseoir. Vous ne comprenez pas le français ?

MARIE : Toi, tais-toi !

MARTINE : ça va. ça va.

LA COMTESSE : Qui est-ce ?

MARTINE : Quelqu'un pour vous.

LA COMTESSE : Comment quelqu'un pour vous ?

MARTINE : Pour vous.

LA COMTESSE : Pour moi ? Mais je n'ai besoin de personne. Je ne veux pas que l'on m'emène. Je suis très bien ici.

MARIE : ça va, grand-mère, tais-toi !

LA COMTESSE : Je suis la comtesse de Saint-Valory, pas votre grand-mère. Voyons cette nouvelle domestique...

MARIE : Plus tard. Dans une minute.

LA COMTESSE : Mais enfin ! Suis-je chez moi ? Oui ou non ?

MARIE : Oui. Oui. Oui. Mais pour le moment taisez-vous. Alors, ma fille, asseyez-vous. Qu'attendez-vous ?

CLAIRE : Bien, Madame.

MARTINE : Celle-là aussi, maintenant.

CLAIRE : Pardon ?

MARTINE : Rien qui vous regarde.

MARIE : Je vous écoute.

CLAIRE : Madame, je suis envoyée par l'office du travail auquel vous vous êtes adressée pour demander une dame de compagnie pour une personne âgée, ayant besoin de soins...

MARTINE : Phraseuse.

MARIE : Et alors ?

CLAIRE : Et alors ?

MARIE : Et alors oui ! Je m'en doute. Après...

CLAIRE : Après ?

MARIE : La suite. Qui êtes-vous ? Comment vous appelez-vous ? Avez-vous des certificats ?

CLAIRE : Non Madame.

MARIE : Comment non ?

MARTINE : C'est qu'ils nous envoient de l'office du travail, qu'ils nous envoient des gens sans recommandations. Elle est belle leur société. Elle est sérieuse !

CLAIRE : Mais Madame... c'est la première fois que je demande une place, comment aurais-je eu des certificats ?

MARIE : Mais vous n'avez jamais travaillé avant ? Jamais rien foutu ?

CLAIRE : Non Madame.

MARTINE : Comment viviez-vous alors ?

CLAIRE : J'avais quelques rentes qui me venaient de mes parents. J'ai fait des placements qui n'ont pas été très heureux et un jour il ne m'est plus rien resté.

MARIE :

CLAIRE : Claire Marchand, Madame.

MARIE : Quel âge avez-vous ?

CLAIRE : Vingt-sept ans, Madame.

MARIE : Vingt-sept ans !

LA COMTESSE : Qui est là ?

MARTINE : Une amie pour vous.

LA COMTESSE : Tant mieux ! Je suis bien contente.

MARTINE : Nous aussi. Nous n'aurons plus à te supporter, vieille sorcière !

MARIE : Que savez-vous faire ?

CLAIRE : Je ne sais pas, Madame.

MARTINE : Vous ne savez rien faire ?

CLAIRE : Je ne dis pas cela...

MARTINE : Je vous prends au mot. Vous avez déclaré que vous ne saviez rien faire.

CLAIRE : Sans doute me suis-je mal exprimé. Je voulais dire que je ferai tout ce que l'on me demandera. Tout ce qui sera utile de faire.

MARIE : C'est bon... Vous vous appelez, disiez-vous ?

CLAIRE : Claire Marchand.

MARIE : D'où sortez-vous ?

CLAIRE : J'habitais en province. A Lyon où je suis née.

MARIE : Que faisaient vos parents ?

CLAIRE : Mon père avait une usine de filature. Il est mort dans un accident de chemin de fer. Ma mère ne lui a pas survécu longtemps, hélas ! Je me suis trouvée seule aux prises avec des hommes d'affaires. Heureusement qu'il y avait une rente prévue par mon père peu de temps avant l'accident.

MARIE : Quelles études avez-vous faites ?

Martine : ça, ça m'intéresse.

CLAIRE : J'ai été élevé au Couvent de la Trinité à Lyon où j'ai fait toutes mes études jusqu'au baccalauréat.

MARIE : Vous en avez la preuve ?

CLAIRE : Bien sûr, Madame.

MARIE : Faites voir.

CLAIRE : Voici, Madame.

MARIE : Faites voir.

CLAIRE : Voici, Madame.

MARIE : C'est bon.

LA COMTESSE : Mais enfin, qui est là ?

MARIE : Votre dame de compagnie.

LA COMTESSE : Pourquoi ne me le disiez-vous plutôt ?

MARIE : Vous avez le papier de l'office ?

CLAIR : Oui Madame.

MARIE (lisant) : Claire Marchand, vint-sept ans. Née à Lyon, dans un famille très honorable. Orpheline. On tous points recommandable. Excellente dame de compagnie. Discrète. Bonne. Effacée... ouais ! Voyons ma fille, c'est la première fois que vous travaillez dites-vous ?

CLAIRE : Oui Madame.

MARIE : Ici, il y a du travail, surtout avec la grand-mère.

CLAIRE : Je vois, Madame. Mais le travail ne me fait pas peur.

MARIE : Ici, nous n'aimons pas les paresseux.

MARTINE : Tout cela ne sont que des mots. La pratique est différente.

CLAIRE : Je justifierai...

LA MÈRE : Quoi ?

CLAIRE : Je justifierai mon courage au travail.

MARTINE : Quelqu'un qui n'a jamais travaillé... !

CLAIRE : Je ne pense pas que ce soit une tare irrémédiable.

MARTINE : Ce n'est pas mon avis.

CLAIRE : Je m'en excuse, mais j'ai une opinion un peu différente.

MARTINE : Je vous en prie, faites moins de phrases.

CLAIRE : Je ferai de mon mieux.

MARIE : Vous voyez la vieille personne assise sur un fauteuil...

CLAIRE : Oui, Madame.

MARIE : Vous serez sa dame de compagnie jusqu'à ce qu'elle claque. Et j'espère que ce ne sera pas dans longtemps. Car elle est folle. Vous m'entendez ? Folle.

LA COMTESSE : Adélaïde ! Adélaïde !

MARIE : Tenez ! Allez y tout de suite. Commencez votre travail.

LA COMTESSE : Adélaïde ! Où êtes-vous, ma fille ?

CLAIRE : Voici, Madame.

LA COMTESSE : Où êtes-vous ? Je ne vous connais pas !

CLAIRE : Non Madame. Je suis votre dame de compagnie et je reste auprès de vous afin de vous soigner.

LA COMTESSE : Je n'ai besoin de personne pour me soigner. Je suis très bien portante; Vous allez voir... Aïe... Aïe... Aïe...

CLAIRE : Madame, je vous en supplie, remettez-vous. Ne faites pas d'exercices trop violents.

LA COMTESSE : Trop violent ! Trop violent ! J'ai tout simplement oublié que mes rhumatismes me tiennent retenue sur cette chaise pour quelques jours. Mais ce ne sera rien. Aïe.

CLAIRE : Madame voudrait-elle que je lui fasse la lecture ? Peut-être cela lui ferait-il plaisir ?

LA COMTESSE : Allez me chercher mon face à main.

CLAIRE : Où le trouverai-je, Madame ?

LA COMTESSE : Dans le garde-manger.

CLAIRE : Dans le garde-manger ?

LA COMTESSE : Mais oui, dans le garde-manger. Il y a toutes mes affaires. Ils ont tout enlevé de chez moi, et ils ont tout caché pour que je ne les trouve pas. Mais moi je sais où ils sont. Dans le garde manger.

MARIE : Je vous dit qu'elle est folle.

CLAIRE : Où se trouve le face à main de Madame Saint-Valory ?

MARIE : Inutile de vous déplacer. Dans une minute elle aura tout oublié.

CLAIRE : Il est toujours bon, je crois, d'accéder aux désirs des personnes âgées. Ne rien faire de ce qu'ils demandent les aigrissent et leur fait mal, et souffrir.

MARTINE : Souffrir. Laissez-moi rire. Dans ces moments de lucidité, elle vous répète qu'elle est la Comtesse de Valory. Qu'elle est une très grande dame. Elle est absolument impossible. Il faudrait être à ses pieds et s'exécuter sur le champ tout ce qu'elle désire. Alors non ! Une bonne femme pareille souffrir ! Jamais... Et puis mêlez-vous de ce qui vous regarde. Vous n'êtes pas ici pour faire des réflexions. mais pour être à notre service. Entendez-vous. A notre service. Et si cela ne vous plaît pas, vous pouvez toujours vous en aller.

LA COMTESSE : Mes enfants, je vous ai fait venir pour vous demander ce que vous pensez de l'attitude de mon fils Gontran. C'est un fort mauvais sujet qui a pris de fort mauvais chemins. Il veut... Mais où est Firmin ? Qu'on aille me chercher Firmin immédiatement. Firmin ! Firmin ! Mais où diable peut-il bien être ?... Que disais-je ? Ah ! Oui, que l'office des vêpres sera à midi et que nous allons tous y aller pour goûter ces excellents gâteaux. Ma vieille peruche me disait l'autre jour que le pape devait venir faire le dernier sermon de carême. Ce sera, je crois, une très jolie fête.

JEAN (entrant) : Madame la Comtesse a appelé ?

LA COMTESSE : Mais non Firmin ! Mais oui ! Mais non ! Et puis, que font tous ces gens ici ? Je veux être seule. Toute seule avec ma vieille tante Adélaïde. Elle seule résoudra le problème qui me tourmente. Allez tous.

Qu'attendez-vous ? A rester plants comme des piquets.

MARTINE : On se bidonne.

MARIE : Allez viens ! Laissons-les. J'en ai marre.

(Martine se lève et part en regardant Claire d'un œil dur et en chantonnant, suivie par sa mère et Jean)

LA COMTESSE : Ils sont partis ?

CLAIRE : Oui, Madame.

LA COMTESSE : Ma pauvre enfant... je suis vieille et un peu folle. mais ma grande joie est de faire semblant de l'être plus encore. Rien que pour les embêter. Embêter ces sales personnes qui se croient tout permis parce qu'ils ont de l'argent. De l'argent ! Comme s'il n'y avait que cela. Et la race alors ! La race ! Eh bien, qu'avez-vous, mon enfant. Il ne faut pas pleurer. Nous les posséderons. Ne vous en faites... Calmez-vous... Les salauds... Sales pieuvres !

ET le rideau tombe sur le 1er acte des PIEUVRES

@@

ACTE II

SCÈNE I

(Pendant ces deux minutes environ Martine est seule en scène. Elle cherche quelque chose que, manifestement, elle ne trouve pas et s'énerve de plus en plus. Une rage sourde l'habite. Il semblerait qu'elle chercha une enveloppe dans laquelle il y avait une photographie peut-être important et ... compromettante)

MARTINE : Quel est le salaud... mais où peut-elle bien être ? Non... Non... Non... Bon Dieu ! J'en ai marre de cette foutue maison... Si je tiens le salaud...!
(entre Claire)

SCÈNE II

MARTINE, CLAIRE

CLAIRE : Vous cherchez quelque chose Martine ?

MARTINE : Fichez-moi la paix. Et puis, qu'est-ce que vous faites ici ?

CLAIRE : Je cherche un livre dans la bibliothèque.

MARTINE : Votre place est chez la Comtesse.

CLAIRE : Elle est occupée pour un petit moment, je pense.

MARTINE : Ce n'est pas une raison.

CLAIRE : Pourquoi êtes-vous si nerveuse. Cela ne vous rend pas service...

MARTINE : Et vous, j'en ai assez de votre clame perpétuel. De votre douceur hypocrite. Vous croyez que je suis aveugle ? Vous pensez peut-être me tromper ? Les autres tant que vous voudrez. Mais moi non. Je les connais les femmes de votre espèce. Elles ne disent rien. Jamais. Elle laisse dire. Et elles se croient fortes avec leur regard de biche égarée. Elles jouent la douceur. La bonté. Non. Mais que croyez-vous ? Je vous le demande. Où croyez-vous être avec votre faux air de distinction ?

CLAIRE : A quoi bon ?

MARTINE : Alors ? Vous croyez que je ne suis pas digne d'une réponse ? Vous croyez que je n'en vaud pas la peine ? Orgueilleuse et prétentieuse. C'est ainsi que vous êtes. Mais je vous assure que vous ne le resterez pas longtemps. Et que d'ici peu il tombera à plat. Vous m'entendez ? Et puis cessez de me regarder avec cet air de commisération. Je n'ai pas besoin de votre jugement. Des êtres comme vous n'existent pas pour moi. Ils sont inutiles. Parfaitement inutiles. Vous comprenez ?

CLAIRE : Sans doute vous manque-t-il une grande souffrance. Sinon...

MARTINE : Sinon ?

CLAIRE : Vous seriez plus humaine. mais je doute que vous le deveniez jamais;

MARTINE : Insultez-moi. Pour qui vous prenez-vous ? Pour une sainte, peut-être ?

CLAIRE : Hélas, je ne suis pas parfaite. Mais Dieu m'a faite telle. et je ne puis

désirer que m'améliorer.

MARTINE : Puisque vous avez de si bons principes, Mademoiselle Claire, pourquoi et de quel droit portez-vous des jugements sur moi ? De quel droit ?

CLAIRE : Je ne vous juge pas, Martine. Je souffre de vous voir agir comme vous le faites. Si vous saviez le mal que vous pouvez faire.

MARTINE : Cela m'est parfaitement égal.

CLAIRE : Mon Dieu !

MARTINE : Ah, non ! Pas de cela. Je n'ai pas besoin d'être plainte. Et par vous en plus !

CLAIRE : Ce que je ne parviens pas à comprendre c'est la raison pour laquelle vous êtes perpétuellement dure envers les autres. Que vous ont-ils fait ? Ils ne vous gênent pas cependant. Votre père est un brave homme...

MARTINE : C'est un mou.

CLAIRE : Il a su tout de même travailler de telle manière que maintenant il possède une fortune considérable qui vous assure une complète indépendance et une vie plutôt agréable.

MARTINE : Mon père est un mou dans la famille. C'est un vendeur de légumes.

CLAIRE : Il n'y a pas de sot métier.

MARTINE : Il a fallu qu'ils vendent des légumes ! Il ne pouvait pas vendre autre chose ? Je suis la fille d'un épicier. Je suis la fille d'un épicier partout où je vais.

CLAIRE : Croyez-moi, Martine. Ce n'est qu'un effet de votre imagination. La réalité c'est...

MARTINE : C'est.

CLAIRE : Non. Non.

MARTINE : Allez y. Vous avez commencé. Il faut avoir le courage de dire ce qu'on pense;

CLAIRE : A quoi bon.

MARTINE : Vous allez le dire, hein ?

CLAIRE : Ce n'est pas très utile, vous savez.

MARTINE : Si.

CLAIRE : Mais non.

MARTINE : Vous allez le dire non !

CLAIRE : Si vous y tenez...

MARTINE : J'y tiens.

CLAIRE : Votre attitude envers votre père, votre famille...

MARTINE : Eh bien.

CLAIRE : Vous en avez honte, tout simplement. Vous faites un complexe de classe sociale. Vous êtes jeune, Martine, et belle. Je souhaite que vous dépassiez ce sentiment. Ce serait tellement dommage.

MARTINE : Vous finissez !

CLAIRE : Mais oui ! Bien sûr. Je ne veux pas vous vexer. Loin de moi une telle idée. (Elle va s'en aller) Vous avez tort de croire que l'on se moque de vous parce que votre père est un grand épicier.

MARTINE : Je pense ce que je veux.

CLAIRE : C'est le droit de chacun, et personne ne vous en empêche.

MARTINE : Si. Vous.

CLAIRE : Moi !

MARTINE : Parfaitement vous. Quand vous n'étiez pas dans cette maison, je me sentais libre. Je ne sentais personne sur mon dos. Les autres. Ils pouvaient bien dire ce qu'ils voulaient, cela m'était indifférent. Mais dès que vous êtes entré, je me suis senti plus libre. Il me semble qu'il y a toujours quelqu'un derrière moi pour m'espionner. Me juger ? Partout je retrouve votre regard calme, tranquille. Votre air lointain, absent. On ne parvient pas à savoir ce que vous pensez. Et vous êtes toujours là. On vous croit à cent lieues et puis non, c'est une erreur. On se retourne et vous regardez, jugez en silence. Toujours silencieuse, je finis par vous voir partout. Je déteste votre regard et de plus je sens qu'il cache quelque chose. Quelque chose que je voudrais bien savoir. Alors, dites-le moi une bonne fois pour toutes.

CLAIRE : A quoi bon, Martine. Vous ne comprendriez pas.

MARTINE : Dites tout de suite que je suis sotté.

CLAIRE : Vous en êtes loin. Vous êtes même fort intelligente, mais...

MARTINE : Mais ?

CLAIRE : Il vous manque peut-être cette richesse inestimable qui est l'état de grâce.

MARTINE : A quoi cela me servirait-il, votre état de grâce ?

CLAIRE : Sans doute à être plus humaine. Plus compréhensive pour les autres. Vos semblables...

MARTINE : Vos semblables ne m'intéressent pas.

CLAIRE : Pourtant vous avez besoin d'eux.

MARTINE : Ils sont là pour me servir. Pour me procurer ce que je désire.

CLAIRE : Un jour Martine vous rencontrerez quelqu'un qui vous subjuguera et vous commencerez à souffrir.

MARTINE : C'est ce que vous me souhaitez, n'est-ce pas ?

CLAIRE : Je ne souhaite de mal à personne. Même mon pire ennemi.

MARTINE : Une sainte. Je vous dis qu'elle se prend pour une sainte. Sainte Nitouche, oui!

CLAIRE : Vous vous trompez, Martine. Je tente simplement de comprendre les autres, c'est tout.

MARTINE : Vous auriez dû vous faire religieuse. C'eût été votre place. Puisque vous avez de tels raisonnements, qu'attendez-vous ?

CLAIRE : Pour rentrer en communion totale avec Dieu, il faut un état de grâce que je ne possède pas.

MARTINE : Un peu d'humilité. Soyez satisfaite. Cela vous sera compté au royaume de Dieu !

CLAIRE : Peut-être... Les desseins de Dieu sont impénétrables. Peut-être au contraire as-tu agi avec orgueil et ce ne sera pas du tout compté.

MARTINE : Vous commencez à me casser les pieds avec votre orgueil et votre grâce. Faites comme tout le monde. Ayez les deux pieds sur terre. Et tout ira mieux.

CLAIRE : Croyez-vous ?

MARTINE : J'en suis sûre.

CLAIRE : Je vous plains, Martine. Vous vous privez d'une grande joie.

MARTINE : Je m'en fous et m'en contrefous ! Et puis cessez de me regarder ainsi. J'en ai assez de votre regard. Je vous déteste, Claire. Je vous déteste et je vous hais. Je voudrais que vous disparaissiez de ma vue. Un juge? Une juge dans la maison.

CLAIRE : Ne vous énervez pas. Reprenez votre calme. Il ne sert à rien de se révolter contre son destin.

MARTINE : Parlez pour vous. Et puis vous n'êtes quand même pas mon destin que je sache.

CLAIRE : Mais ce n'est nullement ce que je voulais dire. Vous avez mal compris, c'est tout.

MARTINE : On comprend toujours de travers tout ce que vous dites. Nous sommes des imbéciles qui ne comprenons rien à rien. Mais ce que je sais, c'est que sans nous vous crèveriez de faim et seriez dans la rue.

CLAIRE : Merci Martine.

MARTINE : Pardon !

CLAIRE : Je vous remercie Martine de me permettre de ne pas crever de faim comme vous dites si bien, et de faire en sorte que je ne sois pas dans la rue.

Martine : Ne soyez pas insolente.

CLAIRE : Je ne suis pas insolente, Martine. Je vois la réalité des faits également.

MARTINE : Enfin quoi ? Vous n'êtes pas bien ici ?

CLAIRE : Ai-je dit cela ?

MARTINE : Vous le laissez entendre en tout cas... Attendez. Ne partez pas encore. J'ai une question à vous poser. Mademoiselle Claire Marchand, pourquoi a-t-on trouvé dans votre chambre des articles de journaux découpés à

propos d'un procès d'un certain Jacques... (entre Gaston)

GASTON : Martine, j'ai a te parler. Laissez-nous, Claire.

MARTINE : Tu arrives juste au moment où ça commençait à devenir intéressant.

GASTON : Pas le temps... (sort Claire vivement)

SCÈNE III

MARTINE, GASTON

MARTINE : Que veux-t encore ?

CLAIRE : Parler.

MARTINE : Tu l'as dit. (un long temps) Tu as fini de tourner en rond dans la pièce comme ça ? Tu m'énerves à la fin. Si tu as quelque chose à dire. Dis-le et n'en parlons plus... Que veux-tu ? Parle. Tu as décidé de mettre mes nerfs en pelote. Et que signifie ce sourire ? Ce que tu peux être crispant. Tu vas accoucher, oui ? Tu peux sourire. On sait que ça ne va pas bien.

GASTON : Ma petite Martine. Ma sœur chérie, douce et aimable...

CLAIRE : Tu as fini de te payer de ma tête ?

GASTON : Non. Je commence à peine à me la payer.

CLAIRE : Salaud.

GASTON: Douce sœur.

MARTINE : Ta douce sœur t'emmerde !

GASTON : Pour combien de temps ?

MARTINE : Pour longtemps.

GASTON : Ça, ça m'étonnerait.

MARTINE : Tu accouches, oui ?

GASTON : Je te tiens.

MARTINE : Tu me tiens ?

GASTON : Parfaitement.

MARTINE : Je voudrais bien voir ça.

GASTON : Tu ne perds rien pour attendre, mon agneau de îles.

MARTINE : Ta gueule. (*Un temps, Gaston fredonne*) Tu ne veux pas. Bon, adieu et à bientôt.

GASTON : Ne te donne pas tant de mal. Reste là.

MARTINE : Tu me barbes. Mais lâche)moi. j'en ai marre à la fin. (*Gaston la pousse dans un fauteuil*)

GASTON : Alors, tu t'imagines que tu allais continuer longtemps ton petit jeu, hein ?

MARTINE : QUEL PETIT JEU ?

GASTON : Tu veux un dessin ?

MARTINE : Je ne comprends pas.

GASTON : Ça va venir. Tu vas vite comprendre. je te le dis. Et tout d'abord attrape ça ! (*Il la gifle violemment*) Inutile de sortir tes griffes. Je connais parfaitement tes points faibles. Sensibles. Sois en rage. Tu ne l'as pas volé. Tu avales en ce moment une vipère qui te ressemble.

MARTINE : Tu peux parler. En tant que salaud.

GASTON : Et de deux ! (*Il lui donne une autre gifle*) Reste assise. Petite garce. Sale petite garce.

MARTINE : Tu n'as rien à dire.

GASTON : Moi je suis ce que je suis. Cela me regarde. mais toi il faudrait un jour que tu comprennes qu'il est inutile de jouer avec moi. Et que je t'aurai

toujours au tournant. Tu piges, sœurette ? (*Un temps*) Bon, je vois que tu deviens raisonnable. Ecoute bien. L'autre jour j'avais besoin de fric et tu t'es arrangée pour ne pas m'en donner. Tu savais pourtant que j'en avais besoin. Je t'avais assez arrangé de trucs pour que tu me le prêtés. Tu as passé les bornes. Tu t'es méfiée et tu as prévenu les petits copains contre moi. Comme une salope que tu es. Ça t'amusait de me faire un coup de vache. Tu en jouissais. Mais que croyais-tu y gagner ? Non, ma petite. Quand on veut rouler un type il faut s'y prendre autrement que par des racontars, parce que ça ne prend pas toujours. Tu piges ? Et justement, ça n'a pas pris. Il faut toujours baser ce que l'on dit sur des preuves réelles, et tu n'en avais pas. Alors ton histoire a foiré, et tes petits copains m'ont mis au parfum. Tu vois...! Tu ne trouves rien à répondre. C'est ce que tu as de mieux à faire. Je ne t'ai rien dit jusqu'au moment où j'ai pu te coincer. Tu te souviens de certaines photos ? Tien ! mais il semblerait que tu aies la trouille, mon pigeon. Ça te fiche un coup, cette magnifique photo en gros plan qui te représente en pleine par-touze ! Ça c'est de la photo ! et c'est une belle épreuve dont je pourrais me servir dès qu'il sera nécessaire. Et là pas d'histoires... c'est bien toi. Alors, si je révèle cette petite histoire...

MARTINE : C'est du chantage.

GASTON : Appelle ça comme tu veux. Mais les garces dans ton genre ne méritent pas mieux, d'accord ?

MARTINE : C'est tout ce que tu avais à me dire ?

GASTON : Cela ne te suffit pas ? C'est pas la peine de faire cette gueule; Ça ne servira à rien. Tais-toi et écrase ton orgueil, ce sera parfait. (*un temps*)

MARTINE : Gaston !

GASTON : Tu disais ?

MARTINE (*un temps*) : Tu ne feras pas cela !

GASTON : Je vais me gêner !

MARTINE (*un temps*) : Je regrette.

GASTON : Il est un peu tard. Tu ne crois pas ? (*un temps*)
(*Martine très pâle se lève et se dirige titubante vers la porte, Gaston la regarde avec un sourire railleur. Et entre la mère*)

MARTINE (*à Martine*) : Qu'est-ce qui t'arrive ? (*Martine sort*) Elle est complè-

tement cinglée. Qu'est-ce qu'elle a ?

SCÈNE IV

GASTON, MARIE, JEAN de temps à autre.

GASTON : Rien. Elle vient de recevoir un e petite leçon.

MARIE : On ne lui fera pas de mal à cette garce. Qu'a-t-elle fait ?

GASTON : Laisse tomber. C'est une affaire entre elle et moi.

MARIE : Tu pourrais au moins me le dire.

GASTON : Je t'ai dit de laisser tomber.

MARIE : Bon. Bon. Je n'insiste pas... Tu sais si ton père vient cet après-midi ?

GASTON :

MARIE : J'ai besoin de fric.

GASTON : Toi aussi !

MARIE : Ben oui, quoi ! Il faut peut-être que je paye Claire. Déjà, le mois dernier, je t'ai donné son argent. Je lui ai dit qu'il y avait eu un problème dans le business. Que je la paierai le mois prochain.

GASTON : C'est emmerdant parce que j'avais encore besoin de pèze.

MARIE : Je sais. Après toutes les mijaurées qui courent après toi. Tu peux te faire entretenir un peu. C'est pas si difficile pour toi, non ?

GASTON : Si tu crois que j'ai attendu tes conseils pour le faire.

LA MÈRE : Ce que je m'embête !

GASTON : Et moi donc !

MARIE : Qu'est-ce que tu fais cet après-midi ?

GASTON : Rien. Je vais au Club à six heures. Après ce sera selon...

MARIE : Au fait, et ta Nelly ?

GASTON : Elle me court, celle-là. Elle est tout le temps dans mon dos. J't'assure que j'en ai marre.

MARIE : Fiche-la en l'air.

GASTON : C'est bien ce que je ferai. Mais elle m'est utile. Elle a pas mal de tuyaux pour les courses. Alors évidemment elle me le fait payer cher : invitations à bouffer, dancing etc.

MARIE : Pourquoi tu te laisses faire ?

GASTON : Ben... je te dis, elle m'est utile.

MARIE : Et tu ne vois pas un autre truc ?

GASTON : Pas pour le moment... Jean ! Jean !

MARIE : Qu'est-ce que tu veux ? (*entre Jean*)

JEAN : Monsieur m'a appelé... aussi !

GASTON : Pourquoi, aussi ?

JEAN : J'ignore ce qui se passe dans cette maison mais tout le monde m'appelle, et tout le monde réclame du café. Peut-être bien que Monsieur veut également un café ?

GASTON : Justement, Jean. Apporte-moi une tasse de café.

JEAN : C'est bien ce que je pensais... (*il sort*)

GASTON : Tu sais quelque chose à propos de la Dame de Compagnie ?

MARIE : Claire ?

GASTON : Oui.

MARIE : Il y a quelque chose ?

GASTON : Non... je te dirai pus tard. Une simple impression. (*Entre Jean*)

MARIE : Voici votre tasse de café, monsieur.

GASTON : Posez-la ici.

JEAN : Bien Monsieur. Monsieur veut-il du sucre ?

GASTON : Evidemment.

JEAN : COMBIEN ?

GASTON :Quoi ?

JEAN : Je demande à Monsieur combien Monsieur veut de morceaux de sucre.

GASTON : Trois !

JEAN : Comme d'habitude... on gaspille.

GASTON :Vous disiez ?

JEAN : Rien ! (*et il sort très digne*)

MARIE : Tu restes là ?

GASTON : Oui.

MARIE : Je vais voir au bureau de ton père.

GASTON : Qu'est-ce que tu veux que cela me fasse ? (*sort la mère*)

(*Gaston reste seul en scène. il se lève, marche un instant dans la pièce, puis va se rasseoir. Il tire un paquet de sa poche et passe un long temps à l'examiner. Il n'y a pas de doute, c'est absolument cela*)

(*La porte s'ouvre brusquement et Claire apparaît un livre à la main*)

GASTON, CLAIRE (de temps à autre JEAN)

GASTON : Claire ! Quelle surprise !

CLAIRE : Je viens de remettre ce livre dans la bibliothèque. Je vous laisse immédiatement.

GASTON : Mais pas du tout. Je serais très heureux de bavarder avec vous.

CLAIRE : Madame la Comtesse m'attend.

GASTON : Elle attendra bien quelques minutes de plus. Parler avec vous est un si grand charme.

CLAIRE : Croyez-vous...

GASTON : Il y a longtemps que j'attendais cette occasion. Je vous vois toujours si peu.

CLAIRE : Croyez-vous vraiment que cela en vaille la peine ?

GASTON : Pourquoi vous méconnaître, Claire ? Vous êtes belle et votre personne dégage un charme que je ne puis qualifier.

CLAIRE : Il faut que je remonte.

GASTON : Non. Restez.

CLAIRE : Voyons, laissez-moi.

GASTON : Là. Avec ça je suis sûre que vous m'écouteriez.

CLAIRE : Et si j'appelle ?

GASTON : Vous serez renvoyée. Pas moi. Pourquoi allez-vous de l'autre côté de la pièce ? Suis-je si repoussant ?

CLAIRE : Pourquoi ne pas me laisser tranquille ? Faut-il que vous aussi...

GASTON : Claire, vous êtes belle. Pourquoi restez-vous confinée en vous-même toute la journée ? Croyez-vous que c'est ainsi que vous profiterez de la vie ? Dites-moi un peu... Répondez-moi.

CLAIRE : Je cherche la paix. La paix en moi-même et hors de moi-même. Je vous demande de me laisser à ma solitude.

GASTON : Claire...

CLAIRE : Allez-vous en !

GASTON : Claire !

CLAIRE : Allez-vous en ! Vous êtes devenu fou ?

GASTON : Oui, fou de vous.

CLAIRE : Allons, Monsieur Placeur. Je ne suis pas la seule et vous connaissez beaucoup de jeunes femmes. Elles vous donneront ce que vous voulez.

GASTON : Je me fous des autres. Vous seule...

CLAIRE : Ce rôle ne vous va pas, Monsieur Placeur.

GASTON : Claire, écoutez-moi.

CLAIRE : N'insistez pas et ouvrez cette porte.

GASTON : Vous savez très bien que je n'ouvrirai pas cette porte. (*On entend la voix de la Comtesse appelant Adélaïde*)

CLAIRE : Vous entendez bien que la Comtesse m'appelle. Il faut que j'aille...

GASTON : Cette vieille bique peut attendre. Et elle attendra... Je vous demande encore une fois la raison pour laquelle vous restez toujours aussi silencieuse.

CLAIRE : J'aime le silence. Je me retrouve en lui. J'y retrouve mon âme. Tout ce que je suis. Et maintenant laissez-moi.`

GASTON : Baratin. Tout cela n'est que du baratin.

CLAIRE : Pardon ? Je ne comprends pas.

GASTON : Je dis que tout ce que vous venez de raconter ne sont que des histoires. Des histoires à dormir debout.

CLAIRE : Pourquoi voulez-vous que je raconte des histoires ?

GASTON : Parce que vous êtes belle et qu'il n'y a aucune raison.

CLAIRE : Aucune raison ?

GASTON : Pour que vous ne soyez pas normale. Pour que vous ne soyez pas une femme qui fait l'amour. Comme les autres.

CLAIRE : Vous devenez grossier, Monsieur Placeur.

GASTON : ça dérange mademoiselle ? C'est bien dommage.

CLAIRE : Excusez-moi, Monsieur Placeur, mais je vous ai demandé de me laisser en paix. je vous le demande comme une faveur. J'ai besoin de calme et de solitude. Je suis très fatiguée et j'ai grand besoin de repos... N'approchez pas...

GASTON : Et si ça me fait plaisir...

CLAIRE : Qu'y gagnerez-vous ?

GASTON : Vous.

CLAIRE : Vous croyez ?

GASTON : Je saurai bien vous forcer et obtenir ce que je veux.

CLAIRE : Seriez-vous un monstre, Monsieur Placeur ?

GASTON : Je suis un homme qui sait ce qu'il veut et qui saura bien vous le montrer.

CLAIRE : Vous faites partie de cette sorte d'hommes que je déteste, Monsieur Placeur. Car vous ne savez faire que du mal. Détruire. Effrayer. Abîmer. Bafouer. C'est tout ce que vous savez faire. Pour vous l'âme n'existe pas. Ce qu'un être peut ou ne peut pas désirer vous est complètement indifférent. L'important pour vous c'est de satisfaire votre désir, votre caprice du moment. Ensuite vous restez sans regarder derrière vous les dégâts que votre égoïsme a pu faire. Et votre brutalité. Là est votre ligne de conduite. Pauvre et triste.

GASTON : J'aime me faire insulter par vous, Claire. Cela ne donne que plus e bruit à la bataille.

CLAIRE : Mais il n'y a pas de bataille. Aucune question ne se pose. C'est vous. Vous seul qui posez la question. Mais elle n'aura pas d'écho, qu'en vous-même. Vous avez eu trop de facilité, Monsieur Placeur à obtenir ce que vous désirez. Mais croyez-vous que ce sera éternel...

GASTON : Oui. Si je le veux.

CLAIRE : Ne m'approchez pas.

GASTON : Vous êtes bien fière, Mademoiselle Claire Marchand. Avez-vous de solides raisons pour l'être ?

CLAIRE : Je ne vous comprends pas.

GASTON : Croyez-vous avoir le droit d'être orgueilleuse ?

CLAIRE : Vous vous méprenez. Je ne suis pas orgueilleuse.

GASTON : Qu'êtes-vous, alors ?

CLAIRE : Solitaire.

GASTON : Solitaire. Solitaire. Je me demande pourquoi je perds mon temps à discuter avec vous. Maintenant j'en ai assez et la comédie va finir.

CLAIRE : N'approchez pas, Monsieur Placeur.

GASTON : Je viens de dire que la comédie allait finir. Et elle va finir.

CLAIRE : Quelle comédie...

GASTON : La vôtre.

CLAIRE : Laissez-moi. Laissez-moi. Mais laissez-moi donc. Vous ne voyez pas que vous me faites mal. Laissez-moi. Vous n'êtes qu'un monstre, Monsieur Placeur. (Elle est haletante)

GASTON : Alors Mademoiselle voulait jouer à la jeune fille pure ? Mademoiselle jouait les orgueilleuses ? Le sfières. Elle voulait en remonter à tout le monde ? Elle était même Dame de Compagnie chez les Placeur. Ainsi Mademoiselle nous jouait la comédie. Mademoiselle est née à Lyon. Mademoiselle a paraît-il fait des études chez les sœurs de la Trinité. Mademoiselle était fille d'un industriel, mort dans un accident d'automobile. Mademoiselle allait à la messe tous les matins. Mademoiselle se payait aussi le luxe de communier. Mademoiselle baissait les yeux. Jouait à l'âme solitaire. A l'âme mystique, même. Mais Mademoiselle, elle, mentait.. Mademoiselle montait un bateau et elle pensait que cela allait durer toute la vie peut-être. Mademoiselle pensait que personne n'en saurait rien. N'est-ce pas, Mademoiselle Castory ? (*Claire s'évanouit*) Mademoiselle Claire Castory... allons... répondez ! Comment vous appelez-vous ?

CLAIRE : Claire Castory.

GASTON : Et Jacques Servant, où est-il ? pouvez-vous me le dire ,

CLAIRE : Laissez-moi... je vous en supplie.

GASTON : Allons. Avouez. Où est votre ami ? Votre amant. Le dévoué Jacques Servant.

CLAIRE : En...

GASTON : C'est cela même. En prison. Et pourquoi ?... Vous ne voulez pas répondre ? Eh bien, moi je vais le faire pour vous.

CLAIRE : Non !

GASTON : Pour meurtre. Pour meurtre de sa tante.

CLAIRE : Ce n'est pas vrai.

GASTON : Ne racontez pas d'histoires. Je connais toute l'affaire. Vous en aviez si bien gardé les articles. Le jour de l'assassinat de sa tante plusieurs personnes l'ont vu rentrer. Personne d'autre que lui ce jour-là. Ensuite.

CLAIRE : Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas vrai.

GASTON : Prouvez-le donc. Prouvez-le que ce n'est pas lui l'assassin.

CLAIRE : Mon Dieu, ayez pitié.

GASTON : Pitié ? Pitié de qui ? De quoi ?

CLAIRE : De vous qui m'accusez sans savoir. Qui ne savez pas.

GASTON : Vous couchiez avec lui et vous voulez jouer la sainte nitouche. A d'autres ! Pas à moi. Pendant deux ans vous avez vécu ensemble. Tous les journaux l'ont écrit. Voilà la raison pour laquelle vous avez changé de nom. Celle pour laquelle vous avez du trouver du travail. Parce qu'il n'était plus là pour vous entretenir.

CLAIRE : Vous êtes ignoble.

GASTON : C'est vous qui êtes ignoble d'abuser ainsi de la confiance des autres. Vous n'êtes qu'une salope comme toutes les autres. Seulement, moi, cela m'amuse.

CLAIRE : Vous êtes ignoble.

GASTON : Autant que vous. Avec cette différence : vous vous le dissimulez.

Moi pas. Moi, je suis carré. Vous, hypocrite.

CLAIRE : Ce n'est pas vrai.

GASTON : Allons donc ! Pas d'histoires. (*Un temps*)

CLAIRE : Jacques, je sais que tu es innocent. Jacques, soutiens-moi. Je crois toujours en toi. J'ai si mal.

GASTON : De la prison je doute qu'il puisse vous entendre et vous soutenir.

CLAIRE : Jacques !

GASTON : Encore un peu de comédie. Si cela vous amuse !

CLAIRE : Jacques. Pourquoi Dieu nous impose-t-il cette épreuve ? Jacques, si tu savais comme j'ai mal. Combien je souffre dans mon corps et dans le tien. Jacques, je suis toute seule. Toute seule qui pense à toi. Tu vois je suis là et je ne sais plus. Je n'ai aucun courage. J'ai essayé, Jacques, de lutter de toutes mes forces. Mais mes forces m'abandonnent. O Jacques ! Soutiens-moi.

GASTON : Je vous dis qu'il ne peut pas. Et ne le pourra plus jamais.

CLAIRE : Jacques. Ils ne me croient pas. Ils ne me croiront pas. Que puis-je faire, Jacques ? Dis-le moi... Oh mon Dieu, je suis égoïste. C'est à vous que je dois demander de l'aide. C'est vous qui êtes tout puissant et qui savez la vérité. Mon Dieu ne m'abandonnez pas. Faites que ce cauchemar finisse. Donnez-moi la force de lutter encore. Encore... je n'en puis plus.

GASTON : Alors cette petite sérénade est terminée... ça va mieux ?

CLAIRE : Laissez-moi, Monsieur Placeur. Vous ne trouvez pas que vous m'avez fait assez de mal ? Vous avez violé mon secret. Plus rien ne m'appartient désormais. Je croyais être seule. Je le suis plus encore.

GASTON : Mais non vous n'êtes plus seule. D'ailleurs votre Jacques vous ne l'aimez pas. Vous rendez service, un point c'est tout.

CLAIRE : Comment pouvez-vous affirmer une telle monstruosité ? Comment osez-vous bafouer un être que vous ne connaissez pas ? De quel droit violez-vous ce qui m'appartient et vous en amusez-vous ? De quel droit ?

GASTON : Parce qu'il me plaît d'être ainsi. Parce que les gens m'intéressent.

CLAIRE : Pour les faire souffrir. Pour chercher le point faible qui vous permettra de les avoir à votre merci.

GASTON : Dans la vie il faut attaquer pour ne pas être écrasé.

CLAIRE : Cette phrase dans votre bouche est bouffonne, Monsieur Placeur.

GASTON : Possible. Mais elle me réussit.

CLAIRE : Et vous en êtes fiers !

GASTON : J'en suis assez fier.

CLAIRE : Ne m'approchez pas. Vous n'en avez pas le droit.

GASTON : Le droit ! Je le prends. Et ce qui me plaît en vous en ce moment, c'est de sentir votre faiblesse. Je sens votre corps terrassé. Abîmé. J'aime. Et j'en jouis.

CLAIRE : Non. Vous ne m'aurez pas comme ça !

GASTON : C'est ce que nous verrons.

CLAIRE : Vous êtes ignoble. Vous tenez de profiter de ma détresse. Mais vous oubliez une chose, Monsieur Placeur. Vous ne passerez sur mon corps que morte.

GASTON : Laissez-moi rire. Je vous aurai. Comme les autres. Les femmes, on les a toutes. Même à l'usure. Au début, elles résistent. Ne veulent pas. Font des chichis. Elles tentent de mordre ou de faire joujou avec leurs ongles. Elles se les cassent du reste à ce petit jeu. Et n'y gagnent rien. Elles ne veulent jamais comprendre qu'elles n'auront jamais le dernier mot avec nous. Elles s'imaginent être très fortes parce qu'elles ont une cervelle d'oiseau qui les empêchent de raisonner plus loin que leur bout de nez. Elles s'entortillent dans une quantité de mensonges qui feraient rire un enfant de douze ans. Croyez-vous que j'aie pris au sérieux vos simagrées. Tout à l'heure. Pleurs et tout le bataclan. Ne vous faites pas d'illusions. Votre comédie n'a pas pris. Pas moi en tout cas.

CLAIRE : Vous vous croyez bien fort, Monsieur Placeur.

GASTON : Et je le suis. Vous ne m'échapperez pas. Vous pouvez en être certaine.

CLAIRE : Si, Monsieur Placeur. Je vous échapperai. S'il n'y a pour cela qu'une seule solution. Serait-elle extrême je la choisirai plutôt que de vous céder. On ne joue pas avec les êtres comme vous le faites, Monsieur Placeur. Mais bestiale et sadique.

GASTON : Poursuivez, je vous en prie.

CLAIRE : Laissez-moi en effet poursuivre. Vous êtes une force sourde et aveugle. Vous n'êtes pas un homme, Monsieur Placeur. Pas un homme. mais un lâche. Votre supériorité est dans vos muscles. Pas dans votre cerveau. Et si vous ne régissez pas à ce que je vous dis, c'est parce que cela est vrai...

GASTON : Ah ! Parce que vous croyez que je ne vais pas réagir !

CLAIRE : Non. Vous ne réagirez pas. Parce que vous êtes veule. Vous ferez semblant, c'est tout.

GASTON : Garce !

CLAIRE : C'est tout ce que vous savez dire. Vous oubliez qu'il est des êtres pour lesquels les sentiments sont supérieurs à l'emprise des corps et vous ne connaissez que le plaisir égoïste et passager. Je vous plains, Monsieur Placeur. Je vous plains.

GASTON : Vous êtes bouffonne, ma petite. Bouffonne, avec vos histoires à la manque et vous me faites bien rigoler. Vous savez parfaitement que je vous tiens par ce secret que je saurai exploiter. Pour moi, c'est la seule réalité qui compte. la seule que je touche. Je me fiche de vos balivernes comme de l'an quarante. Et maintenant nous allons faire un peu de sport.

CLAIRE : Ouvrez cette porte.

GASTON : Moins que jamais.

CLAIRE : Je vous ordonne d'ouvrir cette porte.

GASTON : Non.

CLAIRE : Monsieur Placeur, ouvrez cette porte, s'il vous plaît.

GASTON : Il ne me plaît pas. Où allez-vous ?

CLAIRE : Prendre le seul moyen qui me reste pour sortir d'ici.

GASTON : Vous êtes folle !

CLAIRE : Non. Et je n'aime pas les cris.

GASTON : Arrêtez ! Mais arrêtez-donc ! vous êtes folle !

CLAIRE : Peut-être.

GASTON : Attendez ! J'y vais. *(Il va ouvrir la porte. Claire s'arrange rapidement,*

suivie de Jean)

CLAIRE : Madame la Comtesse demande mademoiselle depuis longtemps. Mais qu'y a-t-il ? Mademoiselle a l'air tout drôle. Mademoiselle serait-elle malade ?

GASTON : Non, Mademoiselle n'est pas malade. Seulement un peu énervée.

CLAIRE : Jean, dites à Madame la Comtesse que j'arrive tout de suite.

JEAN : Mademoiselle n'a vraiment besoin de rien ?

GASTON : Vous pouvez disposer.

JEAN (en sortant) : Qu'est-ce que cette affaire encore ?

GASTON : Vous avez gagné. Si Jean n'était pas arrivé.

CLAIRE : Ce qui prouve bien qu'il y a parfois des interventions du ciel qui vous préservent des catastrophes. Jean fut providence.

GASTON : Vous ne perdez rien pour attendre.

CLAIRE : Dieu saura me protéger et me préserver.

GASTON : N'en soyez pas si sûre. Bon soir. (*Sort Gaston. Claire reste seule en scène*)

CLAIRE : O mon Dieu, que votre volonté soit faite. Dans votre infinie grandeur vous êtes toutes miséricorde. Merci de me donner la force de vivre. Merci O mon Dieu d'avoir connu ce grand amour qui me soutient. Merci O mon Dieu. Que votre volonté soit faite. (*Elle s'effondre. Entre Jean*)

SCÈNE VI

CLAIRE, JEAN, voix de la comtesse.

JEAN : Mademoiselle ! Mais qu'avez-vous ? Venez vous asseoir ici. Là. Voulez-vous que je vous apporte quelque chose ?

CLAIRE : Merci, Jean. Cela ira mieux dans quelques instants.

JEAN : Mademoiselle devrait se reposer. Elle me paraît très fatiguée.

Mademoiselle travaille trop et ce n'est pas bon pour sa santé. Mademoiselle devrait ma croire.

CLAIRE : Merci Jean. Vous êtes bien bon. Mais ce n'est rien.

JEAN : Comme Mademoiselle voudra. Mais si Mademoiselle voulait m'écouter...

CLAIRE : Jean...

JEAN : C'est bon. Puisque Mademoiselle ne veut pas que je donne un conseil à Mademoiselle, je resterai désormais muet. Comme une carpe. Et Dieu sait si une carpe peut rester muette quand elle le veut. Elle a pour cette sorte d'exercice une volonté trempée. Mademoiselle peut me croire...

CLAIRE : Firmin ! Firmin !

JEAN : Madame la Comtesse m'appelle, il me semble.

VOIX DE LA COMTESSE : Firmin ! Firmin !

JEAN : C'est même une certitude. Allons, allons telle la gazelle...

VOIX DE LA COMTESSE (*Elle entre, justement*) : Où est ma crinoline ? Il faut que je la mette pour aller à mâtines...

Et tombe le rideau sur le deuxième acte des PIEUVRES

@@

TROISIÈME ACTE

SCÈNE I

LA COMTESSE, puis JEAN

(La comtesse est endormie dans sa chaise roulante. Puis lentement elle se réveille dans un demi-coma)

LA COMTESSE : Euh ? Quoi ? Mais non ma chère, ce n'est pas du tout cela. Je vous assure que non. Mais enfin, puisque je vous le dis. Non. Non. Non. Tante Zélia c'était la dernière descendante de la famille de la Bory. Je vous assure. Ce qui est très étonnant dans cette affaire est que l'on n'a jamais su exactement qui était le père de cet enfant. Comment ?... C'est bien connu ?

Mais pas du tout ! ... Alban est blond, alors que son soi-disant père était entièrement brun, de la tête au pied. Même peau. Il était originaire des Pyrénées... Pas du tout... Pas du tout... Il n'était absolument pas noir. Il ne faut rien exagérer... Vous croyez ?... C'est bien possible, oui... Vous avez peut-être raison... Euh... qu'est-ce que je raconte ? Décidément je perds entièrement la tête. Ma pauvre tête... *(Elle pleure)* Allons, allons... voilà que je pleure maintenant. A quoi cela sert-il ? Mon Dieu pardonnez-moi !... Vieillir. Vieillir. Etre impotente. Etre cette vieille machine inutile. Stupide. Et puis zut, ils m'embêtent assez comme ça. Avec tout cet argent, si je les embête, tant mieux. Il fait bien qu'ils payent un peu véritablement... Firmin ! Firmin ! Firmin !

JEAN *(entrant)* : Madame la Comtesse réclame mes services ?

LA COMTESSE : Oui, mon ami ! Dites à Adélaïde de venir me coucher.

JEAN : Bien, Madame la Comtesse. Bonsoir, Madame la Comtesse.

LA COMTESSE : Bonsoir, mon ami. *(sort Jean)* *(La Comtesse reste un moment seule sur la scène. Elle s'affaire. Entre Claire)*

SCÈNE II

LA COMTESSE, CLAIRE

CLAIRE : Madame la Comtesse.

LA COMTESSE :

Approchez-vous... Voyons... D'abord, mon enfant, je sais parfaitement que vous vous prénommez Claire. Il m'arrive de l'oublier quelquefois et de vous appeler Adélaïde. Mais c'est que je suis vieille et que je suis le pus souvent dans le passé. Il ne faut pas m'en vouloir.

CLAIRE : Madame la Comtesse...

LA COMTESSE : Si. Si. Je sais ce que je dis et ne me défendez pas. Voyez-vous mon enfant, je vous aime beaucoup. Et je vois peut-être plus clair qu'on ne le pense. Je sais que je passe pour une vieille folle... Et c'est en partie vrai.

CLAIRE : Ma...

LA COMTESSE : Ne m'interrompez-pas, je vous prie. Et d'abord, dites-moi pourquoi vous avez les yeux rouges. Vous avez pleuré, c'est évident.

CLAIRE : Mais non, Madame la Comtesse, une simple poussière dans l'œil.

LA COMTESSE : SI, si. Je le vois bien. N'essayez pas de le dissimuler.

CLAIRE : Je vous assure...

LA COMTESSE : Tut, tut, tut... pas de balivernes. Pourquoi avoir pleuré ? Claire, ce n'est pas gentil de ne pas vouloir se confier à moi. (*un temps*) Oui ! Par orgueil ou amour propre. Mon enfant, quand on souffre il faut savoir rester simple et savoir se donner, se confier à une vieille comme moi... Allons, allons, calmez-vous; Et dites-moi ce qui vous tourmente.

CLAIRE : Je ne peux pas.

LA COMTESSE : Mais si, vous pouvez. Ce n'est pas si difficile d'avouer que l'on est malheureux. Vous avez trop d'amour propre, ma petite enfant. Vouloir garder tout au fond de soi, n'est pas une bonne chose. Il faut être plus expansif que réservé. Je vous vois toujours triste. Portant comme le poids d'une fatalité sur vous. Mais si, mais si, je le sais bien. Pourquoi le cacher ? Ayez confiance. Que puis-je faire pour vous ?

CLAIRE : Je voudrais...

LA COMTESSE : Que voudriez-vous, mon enfant ?

CLAIRE : Je voudrais... je voudrais...

LA COMTESSE : Allons, allons...

CLAIRE : Pardonnez-moi, Madame la Comtesse, d'être aussi faible.

LA COMTESSE : N'ayez pas honte, ma petite fille, Qu'y a-t-il ? Ce sont eux, n'est-ce pas ?

CLAIRE (*acquiesce de la tête*)

LA COMTESSE : Je les déteste. Ils sont laids. Vulgaires. Méchants. Mais je suis bien obligée de les supporter. Si j'avais su ! Seulement je veux rester chez moi. Je veux mourir ici, dans mes meubles. Mes affaires. ce qui m'est familier. Pas dans une maison. Ce serait trop triste. Alors j'ai dû accepter ce marché. Mais je les déteste, ils représentent tout ce que je méprise. Surtout leur vulgarité et leur mesquinerie. Pauvre enfant, comme je vous plains.

CLAIRE : Madame la Comtesse.

LA COMTESSE : Allons, calmez-vous, mon petit. Du courage. Tout cela finira, j'en suis sûre. Il ne faut jamais se décourager. Moi j'ai un refuge. Jouer les folles pour les punir, ça les ennuie tellement. Pouvoir mettre les pieds dans le

plat quand on veut, au moment inopportun. Oh ! Je sais, je les embarrasse. Eh bien, ils attendront encore longtemps. je vous le promets. Ils paieront tout. Vous m'entendez, Claire, je lui ferai tout payer cher. Mais mon enfant, surtout ne vous laissez pas faire.

CLAIRE : Je lutte, Madame la Comtesse. Je lutte de toute mon âme. Avec toute la force que je possède. Mais j'ai besoin d'eux, Madame. J'ai besoin de vivre, et pour cela d'accepter tout ce que l'on me propose. je ne puis faire autrement que les subir;

LA COMTESSE : Claire, mon enfant, n'acceptez jamais à votre âge d'humiliation. Défendez-vous. trouvez une solution. Ils vous tueront si vous courbez le dos. Ils en profiteront. Ils sont si méchants. Rien n'a de grâce devant eux. Ils sont durs. Il faut l'être également. En prenant les mêmes armes. Non, Claire ! Je ne veux pas vous poser de questions. Votre vie avant de venir ici ne me regarde pas. Il me suffit de voir vos yeux. De lire en eux. Je n'ai pas besoin de justifications, d'explications. Ils sont suffisamment clairs, comme votre prénom, pour que je vous connaisse entièrement. J'ai confiance en vous et je sais ce que vous êtes...

CLAIRE : Merci Mada...

LA COMTESSE : Ne me remerciez pas. Je n'aime pas. (*un temps*) Claire ! Partez ! Fuyez d'ici avant qu'ils ne vous écrasent tout-à-fait. Ils le feront, je les connais. Je les observe depuis longtemps. Je sais de quoi ils sont capables. Fuyez tant qu'il en est encore temps.

CLAIRE : Mais vous, Madame...

LA COMTESSE : Moi je suis une vieille ganache. ne vous préoccupez pas de moi. C'est vrai que je perds la mémoire. Mais je suis encore parfois très lucide. Ma lucidité ne dure pas toujours très longtemps, et m'arrive par instants de ne plus savoir si je joue mon personnage de vieille folle ou si je retourne dans le passé. Parfois les deux se confondent. Mais en cet instant, croyez-moi, fuyez ! Attention, les voilà ! Fuyez ! (*entrent Martine et sa mère*)

SCÈNE III

LA COMTESSE, CLAIRE, MARIE, MARTINE

MARTINE : Alors, pas encore couchée, grand-mère ! c'est le moment de refaire votre stock de conneries..

LA COMTESSE : Tu disais Adélaïde...

MARTINE : Je ne suis pas Adélaïde. Voici Adélaïde.

LA COMTESSE : Je ne comprends goutte à ce que tu dis, Adélaïde. Tu cries trop fort.

MARTINE : Je ne crie pas du tout.

LA COMTESSE : Si je le vois bien. Ton visage est déformé comme celui d'une furie.

MARTINE : Vielle furie toi-même.

LA COMTESSE : Que dis-tu ? Ne crie pas si fort. Je ne suis pas sourde.

MARTINE : Dis, vieille cinglée, tu nous prends pour des cloches ?

LA COMTESSE : Je ne comprends décidément rien à ce que tu dis, Adélaïde. Je me demande ce que tu as. Tu ne sembles pas en bonne santé.

MARTINE : Claire, vous ne pouvez pas la faire taire ! Eh bien, répondez, Mademoiselle Castory. Parfaitement, Mademoiselle Castory. ça vous en bouche un coin ? Vous ne saviez pas pas que nous étions aussi forts que vous. Vous vous trompez, ma petite amie ? Nous en savons sur votre compte plus que vous ne le pensez; Ainsi avez-vous imaginé que vous pouviez faire longtemps de l'épate !

LA COMTESSE : C'est extraordinaire, le temps qu'il peut faire aujourd'hui. Il fait déjà noir, et il semble que le jour ce soit à peine levé... Mais où diable est passée ma crinoline ? Et mon frigidaire, où est-il ? Je me rappelle fort bien que Firmin était allé le faire repasser pour le ranger parmi les affaires de toilette. Ce qui est curieux c'est que je ne l'ai jamais revu... Ah, ça ! Ce n'est pourtant pas le jour de la mi-carême. Comment se fait-il que vous soyez tous déguisés ? Jamais vu de robes pareilles. Dis-moi, Adélaïde, de quand sont-elles ?

CLAIRE : Mais de maintenant, Madem...

LA COMTESSE : Pas du tout. L'heure est venue de penser à l'enfant Jésus;

MARTINE : Elle ne va pas s'arrêter un peu, non ?

LA COMTESSE : L'enfant Jésus va naître... Extraordinaire !

MARTINE : Elle ne peut pas se taire, non ? Elle n'a pas fini de déconner. Alors, chère Mademoiselle Castory ?

LA COMTESSE : Où diable est passé mon livre de messe , Il me semblait bien

cependant l'avoir emporté quand je suis allée prendre l'air dans le parc l'année dernière. Ah ! il faisait...

MARTINE : ça va. Ferme ta gueule.

LA COMTESSE : Vraiment, ce jour-là, un temps délicieux.

MARTINE : Tu peux pas la lui faire boucler, non ?

MARIE : C'est pas à moi de le faire.

MARTINE : A qui alors ?

MARIE : C'est pas à moi.

MARTINE : Imbécile ! Ainsi donc ma vieille...

LA COMTESSE : Adélaïde !

CLAIRE : Madame.

LA COMTESSE : Voulez-vous m'arranger cet oreiller qui tombe à chaque instant. Ce qu'il peut m'ennuyer !

MARTINE : Voleuse. menteuse.

CLAIRE : Voilà, Madame.

MARTINE : Hypocrite ! Je te ferai...

LA COMTESSE : Adélaïde, arrangez-moi aussi la chaufferette qui est sous mes pieds, ils se refroidissent et c'est très désagréable. Très désagréable...

MARTINE : Allez, vas-y. Soigne bien la comtesse. Mais attends, tu n'as pas fini d'en entendre. On va bien rigoler tout à l'heure. Tu l'auras voulu. Et ne fais pas l'indifférent. Si tu crois que cela va prendre, tu te fais de sillusions. On va te coincer.

CLAIRE : Voilà, Madame.

LA COMTESSE : Merci, ma chère Adélaïde. Dieu te rendra le centuple. Et tu sais tout ce que je fais. Dieu est bon. Nous devons toujours nous en remettre à lui. Allez ! Maintenant il est l'heure de sonner mâtines bien que le jour n'ait pas eu le temps de naître.

MARTINE : Alors c'est toi qui l'as poussé à la tuer, hein ?

CLAIRE : je ne comprends pas.

MARTINE : Fais l'enfant de cœur. C'est toi hein ? C'est toi ?

CLAIRE : Mais...

LA COMTESSE : Chantons, mes enfants. C'est l'heure de la récréation. Ah, mon bon fils, tu veux aller faire une partie de croquet avec la petite de Saint-Clare. Je suis persuadé qu'aujourd'hui tu vas gagner. Va vite. Mais si, mais si, c'est l'heure. va !

MARTINE : Tu peux pas la monter, non ?

MARIE : C'est pas à moi de le faire.

MARTINE : Pas à toi ! Pas à toi ! Tu ne peux pas te rendre utile, non ?

MARIE : Appelle Jean, il le fera.

MARTINE : Jean n'est pas là. Je l'ai envoyé porter une lettre à la poste.

MARIE : Eh bien, attendons qu'il revienne.

MARTINE : Bon. reste avec la grand-mère; J'ai quelques mots à dire à celle-là.

CLAIRE : je vous en prie, Martine.

MARTINE : Toi, ferme ton bec. Tu n'as pas droit à la parole. Parfaitement. Et tu ne m'impressionnes plus. Dire qu'à un moment elle avait réussi à m'impressionner ! Elle est bien bonne celle-là. Non. Tu ne me fais plus peur, tu entends ? Comme je voudrais écraser ton orgueil. Salope. Petite salope.

CLAIRE : Seigneur, ayez pitié de moi.

MARTINE : C'est ça ! Tu fais bien de prier. C'est le moment, je t'assure. Hypocrite.

CLAIRE : Mais que vous ai-je fait ?

MARTINE : Que je n'aime pas ceux qui veulent jouer les grandes âmes et qui n'en ont aucune raison. Du reste, il n'y a pas de grandes âmes. Tout ça c'est du baratin. Mais ce qui me fait tordre, c'est qu'il y a des imbéciles pour s'y laisser prendre. Du reste, tant pis pour eux. La bêtise ne pardonne pas et s'ils se font posséder, ça leur reste bien. Qu'ils crèvent. ça m'est complètement égal. Mais que je donne dans le panneau... ça non. Non ! Ainsi, toi, ma salope, il y a longtemps que je t'ai à l'œil.

LA COMTESSE : Que raconte donc cette chère Baronne Adélaïde ? je ne comprends pas très bien. Explique-moi, veux-tu ? Tu sais combien j'aime les conversations.

CLAIRE : Votre amie...

MARTINE : Hypocrite.

CLAIRE : Votre amie racontait que...

MARTINE : Vas-y, continue, tu m'amuses.

CLAIRE : Notre amie racontait que...

MARTINE : Que ?

CLAIRE : Que le Comte de la Ferrière venait d'acheter un nouveau cheval pour se promener dans les bois de Fontainebleau. C'est un magnifique cheval de course qu'il a racheté au Comte de Frézé.

LA COMTESSE : Oh ! ce cher Comte de Frézé. Comment se porte-t-il ? Il y avait longtemps que je n'avais entendu parler de lui. C'était un bien bel homme, s'il m'en souvient. Quand j'étais petite j'aimais beaucoup quand il me faisait sauter sur ses genoux. Mais ils ne valaient pas ceux de mon mari. Ah, ce cher comte, quelle force il avait.

MARTINE : ça va, ça va.

LA COMTESSE : Mais non ! Laissez-moi vous raconter l'affaire depuis le début.

MARTINE : Une autre fois ! Tu as bien mené ton jeu. Tu savais qu'en la mettant sur le compte de Frézé elle n'en finirait plus de raconter des souvenirs qu'elle a inventés de toutes pièces (*Claire s'assied*) As-tu compris maintenant qu'il n'y a rien à faire.

LA COMTESSE : Chère baronne, rappelez-moi. Quel âge a donc maintenant ce vieux comte de Frézé. il doit être bien âgé ?

MARTINE : La ferme !

LA COMTESSE : Mais enfin, c'est impossible. Chaque fois que je demande quelques chose dans cette maison, je ne peux l'obtenir. Quelle maison ! j'en ai assez à la fin ! Laissez-moi parler ! J'en ai long à dire sur le service d'aujourd'hui ! Restez là. Je veux que vous écoutiez ce que j'ai à dire.. J'en ai véritablement assez. Le service est extrêmement mal fait et personne n'est à sa

place. Voulez-vous rester là, s'il vous plaît. Quand on essaie de fuir c'est que l'on n'a pas la conscience tranquille. Et puis d'abord, qui êtes-vous ? C'est à vous que je m'adresse... Oui, à vous !

MARIE : Moi ? Qui je suis ?

LA COMTESSE : Pardon. Je n'ai pas entendu.

MARIE : Mais... je suis Madame Placeur.

LA COMTESSE : Connais pas ! Qui vous a engagée ? Pas moi toujours.

MARTINE : Elle est finie, cette comédie ?

LA COMTESSE : Vous. Vous parlerez à votre tour. Quand on vous interrogera.

MARTINE : La barbe.

LA COMTESSE : Testez ici;

MARTINE (à Claire) : Vous êtes contente ?

CLAIRE : Vous n'allez pas m'accuser de cela aussi ?

MARTINE : Vous l'avez provoqué.

LA COMTESSE : Silence. Que disais-je ? Ah oui. Qui vous a engagé ?

MARIE : Mais vous êtes Madame Placeur, et vous êtes en viager.

LA COMTESSE : Quelle est cette histoire ?

MARIE : La vérité !

MARTINE : Quelle gourde !

LA COMTESSE : Maintenant ça suffit. J'en ai assez.

MARTINE : Assez de quoi, vieille folle ?

CLAIRE : Laissez-moi. Laissez-moi. Tout de suite. Allez vous-en ! Allez vous-en !

(Elles sortent rapidement, sauf Claire qui s'approche de la comtesse en marchant comme une somnambule. Martine revient sur ses pas et lance à Claire avant de disparaître)

MARTINE : Je te retrouverai, garce !

(Restent en scène La Comtesse et Claire. Claire s'abat sur les genoux de la comtesse et éclate en sanglots)

CLAIRE *(après un temps)* : Oh, Madame, elle m'a giflée. Elle m'a giflée. Elle m'a giflée...

LA COMTESSE : Mon petit... Mon petit... *(un temps)* Venez, mon petit. Conduisez-moi dans ma chambre.

CLAIRE : Oui, Madame.

LA COMTESSE : N'ayez crainte. Nous les aurons, ces saligauds. Autrement il n'y aurait pas de justice. *(Elles sortent lentement, et la scène reste vide un instant. Puis entre Jean)*

SCÈNE IV

JEAN seul, puis CLAIRE

JEAN : Tiens ! Plus personne. Disparus. Envolés. Ces fantômes ont débarrassé les planches. L'air est aussi infesté que celui d'un cimetière. Un peu d'air ne ferait pas de mal dans cette tôle. Oh pardon, Madame la Comtesse ! Dans ce château ! Un château ? Si l'on veut ! Et puis moi je m'en fous. Un jour ici, un jour là, quelle importance. Je vous le demande. Firmin ! Jean ! Arthur ! Pourquoi pas Arthur, je vous le demande. Pourquoi pas Arthur. Pourquoi Jean et pourquoi pas Arthur ? Je suis Jean et je ne suis pas Arthur. Arthur est un autre. Il y a certainement un Arthur qui sert quelque part comme moi dans un château. Je vous demande moi. C'est possible. C'est très possible. Moi j'aime. Au fait, qu'est-ce que j'aime tant ? Après tout je n'en sais rien et je m'en fous. A mon âge on en a tellement vu. Mon vieux Jean, en effet, tu te fais vieux. Tu radotes et tu parles tout seul. Et après tout, c'est bien mon droit de parler seul. Il faut bien que je me tienne un peu compagnie. Car j'en ai assez d'être toujours seul. Surtout ici, dans ce château... Ce château ! Ce qu'il fait lourd, ici. Je me demande bien où ils sont tous passés. ce n'est pas normal. Enfin bref ! J'ai jamais vu des gens pareils. Tous aussi tordus les uns que les autres... Ouais ! *(entre Claire habillée et valise à la main)* Mademoiselle Claire !

CLAIRE : Oh ! Vous, Jean !

JEAN : Mademoiselle nous quitte ?

CLAIRE : Oui.

JEAN : Sans prévenir.

CLAIRE : Sans prévenir, Jean...

JEAN : Puis-je demander à mademoiselle si Mademoiselle sait où elle va ?

CLAIRE : Non. Je ne sais pas. Adieu Jean.

JEAN : Je regretterai, Mademoiselle. Mademoiselle était le seul être humain de ce château ?

CLAIRE : Merci, Jean.

JEAN : Mademoiselle Claire !

CLAIRE : Jean.

JEAN : Au revoir, Mademoiselle Claire.

CLAIRE : Au revoir, Jean. (*Juste à ce moment, déboule Gaston*)

SCÈNE V

GASTON, CLAIRE, JEAN

GASTON : Ah, ça ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Laissez-nous, Jean... Eh bien ! Qu'attendez-vous ? Vous ne comprenez pas le français, non ? je vous dis de nous foutre le camp !

JEAN : Bien... Monsieur Gaston. Adieu, Mademoiselle Claire... Pardonnez-moi. (*sort Jean*)

GASTON : De quoi a-t-il besoin de se faire pardonner, celui-là ?

JEAN : Sans doute qu'il n'a pas osé.

GASTON : Osé ? Osé quoi ?

CLAIRE : De ce qu'il n'a pas osé rester ici. Parce qu'il est trop vieux pour perdre sa place, sans doute. De ce qu'il avait honte de son impuissance.

GASTON : Qu'est-ce que c'est que toutes ces histoires.

CLAIRE : Rien. Vous ne pouvez pas comprendre.

GASTON : En tout cas, ce que j'épige, moi, c'est que vous étiez en train de vous tirer avec les flûtes. Et vous allez m'expliquer pourquoi. Et tout de suite. Et avec l'argenterie sans doute ! (*Il ouvre et renverse la valise de Claire. Mais il n'y a rien.*) je suis ridicule, peut-être.

CLAIRE : Non. C'est dans votre ligne.

GASTON : Quel est ce nouveau rébus ?

CLAIRE : Rien. Comment pourriez-vous agir autrement. Vous ne pensez qu'à tromper les autres, et vous avez peur d'être trompés. Quand on n'a pas confiance en soi, on n'en a pas non plus dans les autres. C'est tellement simple.

GASTON : Arrêtez de blablater. Vous alliez partir, hein !

CLAIRE : Pourquoi me poser cette question bien inutile ? Me semble-t-il.

GASTON : ça me regarde. Ainsi Mademoiselle n'avait rien trouvé de mieux que de se débiter sans que personne ne le sache. Après nous avoir menés en bateau. ça devenait dangereux. Il valait mieux filer. Sans doute aviez-vous peur, hein ? Peur qu'on ne vous arrête. C'est bien cela ?... Allons, répondez.

CLAIRE : Puisque vous le savez si bien, pourquoi me le demander ?

GASTON : Parce que je veux vous le faire avouer. Parce que je veux extirper de vous tout ce qui est nuisible.

CLAIRE : Mon Dieu !

GASTON : Répondez ! Pourquoi partiez-vous ?

CLAIRE : Je suis lasse.

GASTON : Assez de comédie. Répondez-moi immédiatement.

CLAIRE : Que voulez-vous que je réponde. Oui, je partais en effet. Je vous fuyais tous. Afin de ne plus vous voir. Et pour être enfin seule.

GASTON : Seule. Seule. Vous n'avez que ce mot à la bouche. C'est un vrai leit-motiv. Vous vouliez aller vous cacher ailleurs, tout simplement. Mais je vous dresserai, ma petite. les femmes, ça me connaît !

CLAIRE : Vous en êtes bien sûr ?

GASTON : C'est à moi de poser des questions. Pas à vous. Fermez-la, sinon...

CLAIRE : Mais enfin, tout demême, je suis libre.

GASTON : Libre de quoi ? D'assassiner. De tuer. De partir à la sauvette et quoi encore.

CLAIRE : C'est ignoble.

GASTON : Ce mot-là aussi, vous le connaissez bien. Il vous va bien. Mais où croyez-vous arriver ? Me rouler ? Vous pouvez faire une croix là-dessus et boire de l'eau fraîche.

CLAIRE : Mon Dieu ! Mon Dieu ! Qu'ai-je donc fait pour être poursuivié ainsi ? L'ai-je mérité ?

GASTON : Mettez-vous à genoux, pendant que vous y êtes. Allons, faites une petite prière à ce Dieu que vous aimez tant, qu'on rigole un peu. Et vous avez fini de vous payer de ma tête ?

CLAIRE : Lâchez-moi. Je vous dis de me lâcher. Laissez-moi partir. Je ne vous demande rien d'autre. Laissez-moi respirer un peu. Souffler. Reprendre un peu d'espoir.

GASTON : Laissez-moi rire.

CLAIRE : Mais vous ne comprenez donc pas que je n'en peux plus ? Vous en comprenez-donc pas que j'étouffe ici ? Que je ne puis plus y vivre ? Tout ce que je vois me fait mal et il me semble vivre dans un nid de vipères. Il me semble que je vais mourir. Je n'en puis plus. Ne me tourmentez plus. Je ne vous ai fait aucun mal. Pourquoi me torturer ? Mais pourquoi ? Pourquoi ?

GASTON : Demandez à votre Dieu. Il vous répondra peut-être, lui. Ce nigaud. Ce pauvre type.

CLAIRE : Ne blasphémez pas.

GASTON : Que voulez-vous que ça me foute ! Alors vous ! Pourquoi vouliez-vous foutre ce cas ici ?

CLAIRE : Je viens de le dire. Laissez-moi...

GASTON : Pour ça, ma petite, tu te fais des illusions. Quand je tiens quelqu'un je ne le lâche pas si facilement. J'aime aller jusqu'au bout des choses. Tu m'entends ? Jusqu'au bout. Et je t'assure qu'avec toi, j'y arriverai. Comme avec les autres; Seulement moi j'ai le temps. je ne suis pas pressé.

CLAIRE : Mon Dieu, donnez-moi la force. Mon Dieu donnez-moi la force. Mon Dieu donnez-moi la force. Mon Dieu je suis à bout. mon Dieu ayez pitié de moi.

GASTON : Inutile de prier. J'aurai ce que je veux. Entends-tu ? Et maintenant, je te tiens. C'est facile de te faire arrêter. Je n'ai qu'à affirmer que je t'ai surprise à t'enfuir avec l'argenterie. Ce sera facile. Et le tour sera joué. Tu piges ? Alors tu ferais mieux de faire ce que je t'ai dit. Et n'essaie pas de me jouer le tour de cet après-midi. Le coup de la fenêtre. Tu m'as eu une fois mais pas deux. A quoi du reste cela te servirait-il ? Je te le demande ! Et puis tu es tellement croyante que tu dois être contre le suicide, hein ? Ma petite chatte adorée. Mon petit oiseau des îles.

CLAIRE : Comme vous êtes bas.

GASTON : J'adore les injures. ça m'amuse. D'un côté ça m'excite, et de l'autre je puis t'assurer que tout ce que tu pourras dire me laissera entièrement froid;. Alors, tu te décides, poupée ? La plaisanterie assez duré maintenant. Nous nous sommes bien divertis et nous allons rire d'une autre manière; Il faut un peu varier le plaisir. N'est-ce pas ma chatte ? Ah, tu souffles déjà ? Que voilà un jeu passionnant. Je sens que je vais m'amuser comme il y a longtemps.

CLAIRE : N'approchez pas.

GASTON : Vraiment ? Et tu crois que je vais m'arrêter parce que simplement tu le dis ?

CLAIRE : N'approchez pas;

GASTON : Je te fais peur, poupée ?

CLAIRE : Oui. Vous me faites peur.

GASTON : Pourquoi cherches-tu à m'échapper ? Tus ais très bien que c'est inutile.

CLAIRE : Je ne sais pas. Mais je lutterai jusqu'à ce que je ne le puisse plus.

GASTON : Tu veux une guerre d'usure ? A ton aise. Ce qui me plaît en toi, vois-tu, c'est ta force de résistance. L'objet n'en a que plus de prix.

CLAIRE : Vous êtes ignoble.

GASTON : L'important est de parvenir à son but par n'importe quel moyen. Là. Maintenant à nous deux. Allons, ne gigote pas comme ça. Tu vas te faire mal... Garce ! (*entre Jacques*)

SCÈNE VI

GASTON, CLAIRE, JACQUES

JACQUES : Assez.

CLAIRE : Jacques.

JACQUES : Claire.

CLAIRE : Toi ici ! Jacques, mon amour ! Comme je suis heureuse ! Comme je suis heureuse...

JACQUES : Calme-toi, ma chérie. Ne crains plus rien. Je suis près de toi, maintenant. Près de toi pour toujours. Nous ne nous séparerons plus jamais, maintenant. Nous allons partir très loin, tous les deux. Faire un long voyage. Et nous oublierons. Nous oublierons ce cauchemar qui nous a fait tant de mal. Je te l'assure. Je t'en donne ma parole. Tu vois, notre amour a été le plus fort. Plus fort que les hommes. Dieu nous a aidés ? Il nous a envoyé une épreuve. Mais maintenant c'est fini. Nous allons être de nouveau heureux.

CLAIRE : O Jacques, mon amour... comment as-tu fait ?

GASTON : Il s'est évadé, bien sûr, le salaud.

JACQUES : J'ai été libéré. Le meurtrier de ma tante a tout avoué. Ne t'inquiète pas, ma chérie. Tout est bien terminé pour nous.

GASTON : Mais pas avec moi. Nous allons devoir nous expliquer tous les deux.

CLAIRE : Viens Jacques. Partons. Partons vite.

JACQUES : Tout de suite, Claire. D'abord, assieds-toi un moment et repose-toi. N'aie plus peur. Je suis auprès de toi, maintenant.

CLAIRE : Je suis tellement lasse. Tellement fatiguée et à bout de forces.

JACQUES : Calme-toi, ma chérie.

CLAIRE : Alors, c'est vous le dénommé Jacques Servant ?

JACQUES : C'est moi.

GASTON : Que venez-vous faire ici , Et d'abord, comment êtes-vous entré ?
Par effraction ?

JACQUES : La porte était ouverte. Je suis entré. En passant devant la baie, j'ai entendu la voix de Claire. Je savais définitivement qu'elle était ici. Il y a si longtemps que j'attendais ce moment;

GASTON : ça a dû vous amuser !

JACQUES : Quoi ?

GASTON : D'entrer par effraction.

JACQUES : je vous ai dit que la porte était ouverte.

GASTON : C'est à vérifier.

JACQUES : Mais pourquoi êtes-vous si nerveux ? Auriez-vous peur ?

GASTON : Peur ? de quoi ?

JACQUES : Je ne sais pas. Mais vous ne paraissez pas tranquille. Pourquoi ?

GASTON : Je suis très tranquille, au contraire !

JACQUES : Je suis certain que vous appréhendez quelque chose.

GASTON : Mais non !

JACQUES : Peut-être ces quelques explications que j'ai envie de vous demander.

GASTON : Quelles explications ? je ne vous comprends pas.

JACQUES : Ces éclats de voix, tout à l'heure. Cette attitude vis-à-vis de Claire. Que fait-on entendre ?

GASTON : Mais rien.

JACQUES : Vous êtes sûrs ,

GASTON : Sûr. Sûr et archi sûr.

JACQUES : Ne vous énervez pas. Pourquoi mentez-vous ?

GASTON : Je ne mens pas !

JACQUES : Seriez-vous lâche ?

GASTON :

JACQUES : Vous étiez bien arrogant, tout à l'heure.

GASTON : Ce n'est absolument pas vrai.

JACQUES : Belle mentalité.

GASTON : ça vous gêne ?

JACQUES : Je constate, c'est tout.

GASTON : Alors, fichez-moi la paix.

JACQUES : Ce serait trop simple.

GASTON : Jacques, mon chéri, partons d'ici, veux-tu ? Je ne me sentirai bien que loin de cet enfer; Loin. Loin. Très loin.

JACQUES : Patiente encore un instant, ma chérie. Je dois terminer cette conversation avec ce Monsieur.

CLAIRE : Non, mon amour. Il faut venir, laisser tout ça, et tout recommencer.

JACQUES : Je te le promets, ce ne sera pas long. Mais je dois savoir. je veux crever cet abcès. Il le faut.

GASTON : Levez les mains et ne bougez plus !

JACQUES : Ne jouez pas avec ce revolver. Vous agissez comme un enfant qui a peur d'une punition.

GASTON : Vous avez assez fait le malin comme cela. Maintenant à mon tour. Si vous approchez, je tire. Légitime défense. Je suis couvert.

JACQUES : Cessez ce jeu stupide. Vous n'êtes qu'un enfant.

GASTON : Soyez poli, hein !

JACQUES : Vous vous croyez sûr de vous parceq ue vous avez une arme ?

GASTON : Prouvez-moi le contraire.

JACQUES : Il est tellement plus difficile de s'affronter de face. D'avoir le courage de ses actes. De les accepter sans lâcheté.

GASTON : Balivernes. Je n'ai aucun scrupule à avoir en face de moi quelqu'un qui a fait de la tôle. Moi je ne sais pas ce que c'est. Je suis tranquille. Et j'ai la li pour moi.

CLAIRE : Jacques, j'ai peur. J'ai peur. Cet homme est un monstre.

JACQUES : Calme-toi. Ce n'est pas grave. Il parle plus qu'il n'agit. Je connais ces sortes d'hommes et leurs limites;

GASTON : Vous pouvez crâner. Vous ne vous en sortirez pas comme cela. Vous croyez être plus fort. Et de quelle manière, mon vieux ?

JACQUES : Le droit de la justice.

GASTON : Ce droit n'existe pas. Je ne connais qu'une règle. Celle du plus fort.

JACQUES : Vous me dégoutez.

GASTON : Indifférent et affirmatif.

JACQUES : Vous êtes de la race des lâches. Incapable de prendre vos responsabilités. Il vous faut être en face d'une femme pour vous sentir à l'aise; Devant un jeu de cartes, ou un revolver entre les mains. Tellement vous avez peur de vous-même. Vous êtes blème. Regardez-vous dans la glace. Vous n'oserez jamais vous servir de cet instrument. Vous avez l'air d'un personnage de comédie musicale.. Vous êtes risible.

CLAIRE : Attention Jacques, cet homme est dangereux. Ne te moque pas de lui. C'est une brute. Une brute infernale... Jacques ! *(Claire s'approche de Jacques qui perd l'équilibre au moment où Gaston appuie sur la gachette du revolver. Le coup part. Mais c'est Martine, qui entraine à ce moment, qui s'affaisse. Gaston reste sur place, hébété. Jacques se relève lentement, blème Claire aussi. Un long temps se passe. Entre Jean à moitié habillé. Il les regarde tous. Se précipite sur Martine.)*

JEAN : Mademoiselle Martine...

JACQUES : Elle est...

JEAN : Oui.

SCÈNE VII

GASTON, CLAIRE, JACQUES, MARIE, LA COMTESSE

MARIE (*entrant*) : Mais qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ? Un cambrioleur ? Qui êtes-vous ?

JACQUES : Jacques Servant. mais...

MARIE : Martine !

JACQUES : Je crois...

MARIE : Elle n'en fera jamais d'autres... la garce.

JEAN (*entrant*) : Madame Placeur. Mademoiselle Martine était votre fille

MARIE : C'était une garce.

CLAIRE : Madame...

MARIE : C'était une garce. Elle me détestait... C'est bien fait.

JACQUES : Ce n'est pas possible.

JEAN : Mademoiselle Claire, que dois-je faire ? Si Mademoiselle peut me donner une indication. On ne peut pas la laisser là, quand même.

CLAIRE : Téléphoner à la police, Jean. Il n'y a rien d'autre à faire.

JEAN : mademoiselle croit...

CLAIRE : Oui, Jean. Allez ! (*sort Jean*)

JACQUES : Nous ne bâtissons donc jamais notre bonheur que sur des ruines. Pourquoi toujours cette mort qui rôde autour de nous, Claire. Quel maléfice est en nous ? Pourquoi ne trouvons-nous que le sang sur notre chemin ? Le sang. Le sang des autres. Nous sommes enfantés et nourris pas le sang de la mort. Devons-nous en être toujours prisonniers ? Jusqu'à la fin ultime. Claire, avons-nous mérité tant d'épreuves ? Pourquoi ce sang ? Toujours ce sang. Il nous englué l'un et l'autre, et nous lie aussi fortement que la vie. Claire, pour-

rons-nous jamais l'oublier ? Il me semble que la vie ne veut pas de moi

CLAIRE : Ne parle plus, Jacques, mon amour. Ne pense plus.

JACQUES : C'est ici que tout me fait mal, Claire. Ce poids m'étouffe dont je ne puis me dégager, comme si j'atais maudit. Maudit pour une faute que je n'ai pas commise. Condamné irrémédiablement. La justice des hommes m'a lavé. Blanchi. A leurs yeux je n'étais qu'un cas d'erreur judiciaire. Ils ont fait réparation. Oui, sur le papier. Mais au fond de moi-même c'ets plus grave encore. Cette condamnation, elle existe. Mais elle ne vient pas des hommes. Elle ne vient plus des hommes. Et si je suis condamné... je ne sais pourquoi.??

CLAIRE : Calme-toi mon amour... tais-toi...

JACQUES : Je ne peux pas, Claire. Il faut que je parle. mes temps me font mal. Je souffre comme si ma tête allait éclater. Pourquoi ? Mais pourquoi, Claire ? Il y a des jours où je voudrais pouvoir me révolter. Crier? Hurler. Pour savoir. Mais ce n'est pas utile. Cela ne servirait à rien. Je suis condamné. Nous sommes condamnés, toi et moi. Ou plutôt non. Moi seul. Il faut me quitter. M'abandonner, Claire. Me fuir. Ne plus m'aimer..

CLAIRE : Je suis liée à toi, Jacques, pour toute ma vie. Je ne partirai pas.

JACQUES : Si laire, il le faut. Je n'ai pas le droit de te faire souffrir. Tu ne mérites pas ces épreuves. Tu es bonne. Douce. Tu es grande...

CLAIRE : Tais-toi. Je t'en supplie.

JACQUES : Pars, Claire, avant qu'il ne soit trop tard. Pars, si tu m'aimes. Il faut partir. Notre vie ne sera jamais qu'in fortune pour l'un comme pour l'autre. Ensemble nous ne pourrons jamais oublier toutes ces choses. Nous n'aurons jamais de repos, Claire, jamais. Mais nous vivrons avec la pensée l'un de l'autre. Nos corps ne seront pas ensemble. Mais notre pensée y sera. Tu seras mon seul amour. mais je ne te ferai pls de mal.

CLAIRE : Mais cette souffrance, jacques, tu n'y es pour rien. Ce n'es pas toi qui la veut, qui la cherche. Tu nen es pas responsable. Alors pourquoi t'abandonnerais-je ? Non, Jacques. Il faut accepter, même si je dois souffrir. La vie sans toi ne sera rien pour moi. Elle serait vide. Vide. Tellement vide...

JACQUES : Claire...

CLAIRE : Jacques...

JACQUES : C'est un cauchemar, n'est-ce pas, que nous vivons-là ? rien de cela n'est vrai ? Cette femme ensommeillée, là, dans son fauteuil... cet homme prostré dans celui-ci... Nous sommes le jouet d'un hallucination, n'est-ce pas,

Claire ? Cette condamnation n'était pas vraie ? Nous avons droit au bonheur, nous aussi ? De quel droit serons-nous condamnés ?

CLAIRE : Tais-toi, Jacques ! Ne cherche pas à comprendre. Nous avons la vie. La vie de notre destin. Et c'est tout. (*entre la Comtesse dans sa chaise que pousse Jean. Elle regarde la scène et comprend tout*)

LA COMTESSE : Claire ! Claire ! Nous avons gagné... les Pieuvres sont mortes !

JEAN : Et tout cela n'était qu'un songe.

(*Et le rideau tombe sur le 3ème et dernier acte des Pieuvres*)

Paris, avril 1951

FIN

